BRUNEHAUT,

OU

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

SUIVIE

DE NOTES HISTORIQUES;

PAR M. AIGNAN.



Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 24 février 1810.

Τὴν δὲ γυναῖκα
Εὗρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφήν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.

Et ils virent une femme haute comme le sommet d'une montagne, et ils en eurent horreur.

HOMÈRE, Odyssée, liv. X.

A PARIS,

CHEZ VENTE, LIBRAIRE, Boulevard des Italiens, N.° 7, près la rue Favart.

M. DCCC. XI.



AVERTISSEMENT.

Les représentations de cette Tragédie ont été interrompues pendant un an, d'abord par une longue maladie de M.lle Raucourt, dont le grand talent a si bien fait valoir le rôle difficile de *Brunehaut*, et ensuite par un enchaînement d'obstacles que se figurent assez aisément ceux à qui l'intérieur des théâtres est connu. Elle vient de reparaître avec des corrections importantes qui en ont retardé jusqu'à présent l'impression. Vivement applaudie sur la scène, vivement critiquée par les journaux, cette pièce se présente au jugement calme et impartial du cabinet, dépouillée du prestige de la représentation. *Thierry* et mes autres principaux personnages sont privés ici de leurs brillans interprêtes, et le seul moyen qui me reste de capter la faveur de mes juges, est d'appeler leur réflexion sur l'extrême difficulté d'avoir tiré une tragédie de caractère, des temps les plus barbares et les plus reculés de notre monarchie.

PERSONNAGES.

BRUNEHAUT, veuve de Sigebert, roi d'Austrasie.	M.[lle] RAUCOURT.
THIERRY II, roi d'Orléans et de Bourgogne, petit-fils de Brunehaut.	M. LAFOND.
CLOTAIRE II, roi de Neustrie, oncle de Thierry.	M. BAPTISTE aîné.
AUDOVERE, fille de Théodebert II, roi d'Austrasie, autre petit-fils de Brunehaut.	M.[lle] VOLNAIS.
CLODOMIR, grand-référendaire de Bourgogne.	M. SAINT-PRIX.
ALBOEME, comte du palais.	M. DESPRÉS.
VANACAIRE, comte de l'étable.	M. LACAVE.
ALMERIC, officier de Thierry.	M. BARBIER.
OLSINDE, dame de la suite d'Audovère.	M.[lle] GROS.

La Scène est à Auxerre, dans le palais de Thierry.

BRUNEHAUT,

OU

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLODOMIR, ALBOEME.

CLODOMIR.

Quoi! le ciel prend pitié de nos longues misères,
Et la paix réunit les deux augustes frères!

ALBOEME.

Oui, Clodomir; Thierry, dans Auxerre attendu,
Avec Théodebert à nos vœux est rendu;
L'un et l'autre m'envoie, en son impatience,
A sa puissante aïeule annoncer sa présence:
Je la quitte.

CLODOMIR.

O bienfait, que ma tremblante voix
De la bonté céleste implora tant de fois!

1

Je vois dans quel dessein la reine, à l'instant même,
Appelle ici les grands : elle veut, Alboëme,
Montrer ses fils, marchant sous un seul étendard.
Mais daignez satisfaire aux desirs d'un vieillard
Qui, dans l'éclat des cours, ou dans l'ombre des villes,
A pleuré trop long-tems les discordes civiles,
Et qui dans le tombeau descendra sans regrets,
Si ses regards mourans ont vu fleurir la paix;
Quel pouvoir á des rois calmé la frénésie?

ALBOEME.

La superbe Bourgogne et l'ardente Austrasie
S'avançaient au combat; et de sa propre main,
La France allait encor se déchirer le sein.
Les deux camps murmuraient : « Nous attisons la flamme;
» Pourquoi? pour assouvir les fureurs d'une femme!
» Pour venger Brunehaut, que, des remparts de Metz,
» Son petit-fils chassa, las de ses longs forfaits!
» A la cour de Bourgogne elle a porté sa rage,
» Et le sang, à grands flots, coule pour son outrage!
» Théodebert fit bien, quand il l'osa bannir;
» Nous devons l'imiter, et non pas le punir. »
Thierry même, Thierry, gémissait en silence;
Mais de la reine enfin la sinistre influence
Triomphait dans un cœur vainement fatigué
Du fatal ascendant dont il est subjugué.
Déjà la charge sonne; un féroce courage
Allait livrer la plaine aux horreurs du carnage,
Quand de feux éclatans l'horizon sillonné
D'un noir rideau se couvre, et la foudre a tonné.
Un saint effroi retient et le glaive et la lance (1);
Soudain entre les rois Audovère s'élance :
« Mon père, et vous, Thierry, dit-elle, arrêtez-vous,

» Et ne défiez pas le céleste courroux. »
Cette imposante voix, l'aspect de tant de charmes,
Des mains du roi mon maître ont fait tomber les armes.
Dans l'immobilité d'un doux étonnement,
Il regarde Audovère avec enchantement.
Sûre de son triomphe : « O Thierry, poursuit-elle,
» Que votre main s'unisse à la main fraternelle. »
Elle parlait encore, et déjà les deux rois
Dans leurs bras désarmés se pressent à la fois.
Le soldat, cependant, qui pleure et les contemple,
Imite avec transport un si touchant exemple;
Les deux camps sont mêlés, et le plus doux accord
Réunit ces guerriers qui s'apportaient la mort.

CLODOMIR.

Par un prodige, ô Dieu! tes bienfaits secourables
Adoucissent l'horreur de ces tems déplorables!
Mes yeux ne verront plus les fils de Childebert
De nos champs ravagés faire un vaste désert;
Un doux rayon de paix luit enfin sur la France.

ALBOEME.

Je voudrais partager la commune espérance;
Mais Brunehaut (je lis ses sentimens secrets)
Gouverne par la guerre et ne veut point la paix.
Régner, régner sans cesse est toute sa pensée.
Ce desir l'agitait, lorsqu'un fils l'a chassée,
Et l'agitait encor, quand nos sanglans débats
Aux plaines d'Austrasie ont porté les combats.
La paix vient menacer sa funeste puissance,
Confondre son orgueil et trahir sa vengeance;
C'est assez: même au prix des plus cruels excès,
Sa sombre ambition saura troubler la paix.

CLODOMIR.

La grandeur d'une femme et son mâle génie
N'auraient-ils point contr'elle armé la calomnie (2),
Seigneur? Mon cœur, instruit dès l'enfance à l'aimer,
A d'autres sentimens ne peut s'accoutumer.
Il me souvient encor de ces jours d'allégresse
Où, brillante d'attraits, de grâces, de jeunesse,
Cette fille des rois parut en nos climats.
Tous les cœurs s'élançaient au-devant de ses pas,
Alors qu'à Sigebert joignant ses destinées,
Elle abjura l'erreur de ses jeunes années (3),
Et des peuples nouveaux réunis sous sa loi,
Ainsi que la fortune elle adopta la foi.
Ce couple offrait aux yeux l'alliance céleste
De la vertu brillante à la vertu modeste;
Brunehaut bienfaisante et Sigebert vainqueur
Des peuples enchantés se partageaient le cœur.
Sigebert expira par un crime exécrable (4),
Laissant l'état en proie à son sort misérable,
Et, pour plier les grands sous le joug du devoir,
Une femme, un enfant, sans force et sans pouvoir.
Les maires du palais jetant, dans le silence,
Les fondemens profonds de leur sourde puissance,
Des enfans de Clovis les scandaleux discords,
Les troubles au-dedans, les guerres au-dehors,
Un peuple encor féroce, une cour infidèle,
Le fer des assassins levé cent fois sur elle;
Contre tous ces périls notre reine a lutté,
Et, par son seul génie, elle a tout surmonté.
C'est peu; par elle, au sein des horreurs de la guerre,
Les présens de la paix ont consolé la terre.
Il n'est pas un seul lieu qui n'atteste à-la-fois,

L'ardeur de ses travaux, l'équité de ses lois;
Et les grands monumens dont la France est semée,
Feront vivre à jamais sa vaste renommée (5).
Si des fautes, seigneur, ont terni ces beaux faits,
Si de ses ennemis les coupables excès
Ont souvent de la reine irrité la vengeance,
Et d'une humeur altière aigri la violence,
Nous devons accuser de ses torts éclatans
L'horrible Frédégonde et le malheur des tems.
Vous étiez au berceau, dans ces jours de misère
Que le ciel a marqués du sceau de sa colère,
Lorsqu'une reine impie et son époux pervers,
Du bruit de leurs forfaits effrayaient l'univers.
Quand ce fléau cessa de désoler la France,
Brunehaut adoucit l'orgueil de sa puissance;
De la sécurité naquirent les bienfaits.
L'Austrasie eût long-temps ressenti leurs effets;
Mais de Théodebert l'emportement sauvage
Qu'irritaient les flatteurs et la fougue de l'âge,
Aux travaux maternels a, pour indigne prix,
Réservé l'abandon, l'insulte et le mépris.
Si Thierry s'est armé pour punir cette offense,
Lui-même l'a voulu; sa fougueuse vaillance,
Ardente à s'illustrer par de brillans exploits,
D'une mère outragée a défendu les droits.
Ce prince vertueux, reconnaissant, fidèle,
Autant qu'il la révère, est honoré par elle,
Et la reine en ses mains aspire à déposer
Un pouvoir dont le faix commence à lui peser.

ALBOEME.

Voilà par quels discours Brunehaut vous abuse;
Vous la justifiez, quand l'univers l'accuse.

Pour moi, dont l'œil sur elle est constamment ouvert,
Je frémis pour mon prince et pour Théodebert.
J'ignore quels malheurs ce jour fatal prépare;
Mais je connais la reine et son courroux barbare.
Le passé m'avertit; trop souvent ce palais
A prêté son enceinte aux ténébreux forfaits;
Trop souvent le poison, sourd instrument des crimes,
Dans un silence affreux dévora ses victimes.
Par de secrets agens avec art préparé,
Il n'éclate jamais qu'au moment desiré;
Vif ou lent, toujours sûr, et d'autant plus terrible,
Que la main qui l'offrit sait rester invisible.

CLODOMIR.

Seigneur, que dites-vous? Craignez de confirmer
De vains bruits, que la haine est ardente à semer,
Que l'ignorance accroît, que l'erreur défigure
D'un vulgaire jaloux la grossière pâture.
Croyez-moi; montrons-nous, dans les jours du danger,
Prompts à servir nos rois et lents à les juger.
Si la reine m'abuse, ah! gardez, Alboëme,
Gardez de dissiper l'illusion que j'aime.
Je tiens à ses destins par les nœuds du serment.
Sachez que Sigebert, à son dernier moment,
De ma fidélité réclama la promesse
De servir Brunehaut, de la servir sans cesse;
J'ai juré, devant Dieu, de partager son sort;
Un serment si sacré n'est rompu qu'à la mort.

ALBOEME.

Quoi! si de ses excès l'audace criminelle?...

CLODOMIR.

Je gémirais, seigneur, et lui serais fidèle.
Ombre de Sigebert, grande ombre, appaise-toi!

Je ne trahirai point ton espoir et ma foi.
Mais les grands, dont la reine appelle la présence,
Remplissent le palais; elle-même s'avance.

SCENE II.

BRUNEHAUT, CLODOMIR, ALBOEME, VANACAIRE, Seigneurs.

BRUNEHAUT.

Mes vœux sont exaucés; le ciel que je bénis,
Va rendre à mon amour mes deux enfans unis.
Le peuple a trop souffert du désordre des armes;
Il est tems que la paix, dissipant nos alarmes,
De l'état épuisé ranime les ressorts.
Quand le retour du prince excite nos transports,
Vous, grands de son royaume, aidez à ma prudence
A ramener chez lui le calme et l'abondance.
Que les impôts, levés sur ces obscurs Gaulois,
Restes épars d'un peuple asservi sous nos lois,
Récompensent le sang versé pour la patrie;
Et si de ces tributs la source était tarie,
Que l'épargne royale, en de pareils besoins,
S'ouvre, pour satisfaire au premier de nos soins (6).
Gardons-nous toutefois d'épuiser ses richesses;
L'église appelle aussi mes nombreuses largesses.
Frein sacré des sujets, auguste appui des rois,
A ma reconnaissance elle a de justes droits.
Qu'on élève à grands frais ces superbes portiques
Où du Dieu de Clovis sont chantés les cantiques.
Des cénobites saints, transfuges des cités,

Que les cloîtres pieux soient richement dotés;
Leur main défrichera, laborieuse et pure,
Ces landes, ces déserts, qui dorment sans culture;
Leur soc va transformer en fertiles guérets,
Des Druides sanglans les profondes forêts;
Par eux enfin, par eux, dans la France éclairée,
Brillera des beaux arts la lumière sacrée (7);
Ils poliront nos mœurs; et, lorsqu'aux jours lointains,
Nos neveux, appelés à de meilleurs destins,
Jouiront des bienfaits de leurs aïeux modestes,
Près des noms révérés de ces mortels célestes,
Peut-être (un tel espoir fut souvent mon soutien),
Avec reconnaissance ils placeront le mien.

(*A Clodomir.*)

Vous, ministre des lois, que votre prévoyance
Sur leur dépôt sacré veille dans le silence;
Abolissez sur-tout ce tarif insensé
Qui paye à prix d'argent l'honneur, le sang versé (8);
Que nul ne soit admis à venger ses offenses.
La loi seule, instrument des publiques vengeances,
Doit frapper le coupable et doit les frapper tous.
Et pourtant, si l'un d'eux, pour éviter ses coups,
Embrassait des autels la majesté tranquille,
Ne l'y poursuivez point; respectez son asile (9):
L'arracher du lieu saint, ce serait profaner
La demeure d'un Dieu qui veut tout pardonner.
Tels sont les intérêts commis à votre zèle.

(*Montrant Alboëme.*)

Si je dois, cependant, croire un guerrier fidèle,
Les rois vont à nos yeux s'offrir dans peu d'instans;

(*A part.*)

Volez à leur rencontre. . . . . . . et moi, je les attends.

CLODOMIR, *bas à Alboëme.*

La douceur de la reine....

ALBOEME.

Ajoute à mes alarmes.

BRUNEHAUT.

Allez.

(*à Vanacaire.*)

Vous, demeurez.

SCENE III.

BRUNEHAUT, VANACAIRE.

VANACAIRE.

Ils déposent les armes!

BRUNEHAUT.

Je le savais déja.

VANACAIRE.

Renversant votre espoir,

Ce jour fatal....

BRUNEHAUT.

Ce jour affermit mon pouvoir.

Ils s'unissent! Je sais que ma perte s'apprête;
Je vois l'épais nuage amassé sur ma tête!
Il se noircit, s'étend!... C'est peu de le chasser;
Sur le fils que je hais je veux le repousser.
Ici, vers la frontière, un tel dessein m'attire:
Vous que dans mes secrets en tout tems j'ai fait lire,
Sachez quel vaste plan je viens de méditer,
Et que votre secours m'aide à l'exécuter.
De l'aîné de mes fils la prompte indépendance
Trop tard me révéla ma fatale imprudence:

J'avais ouvert ses yeux sur les devoirs d'un roi;
De mes propres leçons il s'arma contre moi.
Sur mes vrais intérêts ma chûte enfin m'éclaire;
Asservissons Thierry par un moyen contraire;
Faisons-le criminel pour mieux me l'attacher,
Et que Théodebert tremble de m'approcher.

VANACAIRE.

Sur la perte d'un fils arrêtant sa pensée,
Sa mère, sans effroi, pourrait....

BRUNEHAUT.

Il m'a chassée.

VANACAIRE.

Mais ce jeune Thierry....

BRUNEHAUT.

Va frémir, et soudain,
Tendre à ses premiers fers une servile main.

VANACAIRE.

Cependant à régner il s'enhardit, madame;
La dépendance, enfin, semble irriter son ame;
De toutes les vertus qui forment les grands rois,
Le germe est dans son cœur (10); s'il recouvrait ses droits,
S'il osait....

BRUNEHAUT.

Lui!...

VANACAIRE.

Je crains quelques nouveaux orages.

BRUNEHAUT.

Eh bien! les grands périls plaisent aux grands courages.
Quatre ans j'aurais lutté contre un fils odieux,
Pour orner son triomphe et rougir à ses yeux!
Ce fils, ses vils flatteurs, cette jeune Audovère,
Pourraient humilier une reine! une mère!

« La voilà, diraient-ils, nous l'avons fait tomber. »
Et moi, sous tant d'affronts il faudrait me courber!
Vanacaire, il faudrait, dans un honteux silence,
Du plus juste courroux cacher la violence.
Ah! de sanglans mépris lâchement s'abreuver,
C'est mériter la mort!... souvent c'est la trouver.
Thierry, s'il ne craint plus, sera bientôt à craindre;
Ne lui révélons pas que son bras peut m'atteindre.
Si sa mère, une fois, recule devant lui,
D'un pouvoir emprunté le vain fantôme a fui.
Mais si, par un grand coup, ma puissance l'étonne,
L'esclave à ma puissance, en tremblant, s'abandonne.
L'audace est un rempart, et rarement le sort
A qui ne la craint point fait rencontrer la mort.
Que dis-je? et quel moment pour braver ma colère!
En quel tems à Thierry fus-je autant nécessaire?
A peine il reparaît au sein de ses états,
Qu'un soin nouveau l'appelle à de nouveaux combats.
Un puissant ennemi menace sa couronne;
Des plaines de Soissons aux rives de l'Yonne,
La vengeance à la main, contre lui, contre nous,
Marche à grands pas Clotaire.

VANACAIRE.

O ciel! que dites-vous?
Ce fils de Frédégonde, astucieux, barbare!

BRUNEHAUT.

Oui; la seule frontière à présent nous sépare;
Ces murs sont menacés; j'ai des avis certains.
Maintenant, jusqu'au bout, connaissez mes desseins:
Dans ses chaînes Thierry ne peut plus se débattre,
Ou s'il l'osait, je tiens un moyen de l'abattre,
De l'effrayer du moins, et de me soutenir.

VANACAIRE.

Lequel?

BRUNEHAUT.

Au Neustrien je veux me réunir.

VANACAIRE.

Vous réunir à lui? N'est-ce plus ce Clotaire
Qui, féroce héritier des haines de sa mère,
D'une aveugle fureur contre vous animé,
Pour l'assouvir enfin, tant de fois s'est armé?

BRUNEHAUT.

C'est lui; sous ce prétexte à nos yeux il colore
La sombre ambition dont l'ardeur le dévore.
Si je pénètre bien ses avides projets,
Il brûle d'envahir tout l'empire français;
Et, fût-il tourmenté d'une haine effrénée,
Son ame va changer avec sa destinée.
Quel nœud par l'intérêt n'est tissu, n'est brisé?
Clotaire, en attaquant un pouvoir divisé,
D'un triomphe rapide a flatté son audace;
Mais déja sa fortune a bien changé de face.
A peine il apprendrait qu'avec Théodebert,
Thierry, pour l'écraser, peut marcher de concert,
Que, prévenant des rois la fatale poursuite,
Vous le verriez chercher son salut dans la fuite.
Je veux le retenir, et, s'il faut faire plus,
Renouer ses desseins que le sort a rompus.
Si la nécessité, ce tyran de la terre,
A nos propres enfans nous fait livrer la guerre,
Elle peut (à ses jeux ce caprice est permis)
Changer en alliés les plus grands ennemis.
Vanacaire, sur vous tout mon espoir se fonde.
Partez, allez trouver le fils de Frédégonde.

Il sait qu'en votre sein reposent mes secrets;
Proposez en mon nom d'unir nos intérêts.
Ecoutez bien : « Soumise à mes braves cohortes,
» Cette ville à Clotaire ouvre aujourd'hui ses portes.
» Audovère et Thierry sont remis en ses mains (11);
» J'aurai sur l'autre prince achevé mes desseins.
» Sous Clotaire bientôt la Bourgogne est rangée;
» Mais, à mon tour par lui, je veux être vengée.
» Qu'au sein de l'Austrasie il guide mon retour;
» J'y règne, et mon trépas l'y fait régner un jour. »
Périsse ainsi la loi, née avec cet empire,
Qui ne veut pas qu'au trône un sexe faible aspire,
Comme si, condamnée aux serviles travaux,
Cette main ne savait tenir que des fuseaux.
Offrez cette alliance au vengeur que j'appelle;
J'apprendrai de Thierry si j'y serai fidèle.
Allez; je vous attends.

VANACAIRE.

Vous connaissez ma foi.

BRUNEHAUT.

Je sais que, si je meurs, vous tombez avec moi.

SCENE IV.

BRUNEHAUT, *seule.*

Sans perdre un seul instant, commençons mon ouvrage;
Thierry veut m'échapper; que la lutte s'engage.
Dans le chemin tracé par les ambitieux,
Sans reculer d'un pas, sans détourner les yeux,
Attachant sur le but ma pensée intrépide,
Marchons.... et de mon sort que l'avenir décide.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

OLSINDE.

Quel funeste nuage, au sein de ce palais,
S'est tout-à-coup, madame, étendu sur vos traits?
Vous marchiez, triomphante, au milieu des deux frères;
L'espoir vous enflammait; quels sentimens contraires,
Par un brusque passage, ont fait, dans votre cœur,
A la sécurité succéder la terreur?

AUDOVERE.

Je ne puis expliquer le trouble qui m'agite.
Au calme le plus doux, en ces murs, tout m'invite.
Mon père, devant moi, par un pieux retour,
Prodigue à Brunehaut ses soins et son amour.
La reine, lui rendant ses premières tendresses,
Le presse entre ses bras, l'accable de caresses;
Le fils qui l'honora par un respect constant
Est moins cher à ses yeux que le fils repentant;
Et, parmi ces transports, inquiète, glacée,
Dans de vagues soupçons j'égare ma pensée.

OLSINDE.

Contre un fils sa vengeance arma son autre fils,
Et ce crime toujours obsède vos esprits.

Mais, au milieu des champs ravagés par la guerre,
Quand la paix, grace à vous, a rassuré la terre,
Jouissez-en, madame, et ne permettez pas
Que les inimitiés survivent aux combats.

AUDOVERE.

Je n'ai jamais connu le tourment de la haine;
Non, chère Olsinde, non, je ne hais point la reine.
Je fais plus; je m'efforce en secret à l'aimer;
Mais près d'elle je sens mon cœur se comprimer;
De sinistres pensers s'emparent de mon ame.

OLSINDE.

Dans vos regards distraits si j'ai bien lu, madame,
Vous semblez craindre moins la présence du roi?

AUDOVERE.

Du roi, dis-tu? Thierry n'inspire point l'effroi.

SCENE II.

AUDOVERE, THIERRY.

THIERRY.

La paix de deux états est votre noble ouvrage,
Jeune et belle Audovère, et, sur votre passage,
Vous avez recueilli, pour prix de vos bienfaits,
Les vœux et les transports de mes heureux sujets.
Qu'ils étaient de leur prince un fidèle interprète!
Que leurs cris répondaient à mon ardeur muette!
Je vous dois leur bonheur, j'aime à le répéter;
Mais le soin qui vous reste est de le cimenter.
Ils ont besoin de vous, et, pour ne vous rien taire,
A moi, comme à l'état, vous êtes nécessaire.
Oui, j'attache, enivré du charme de vous voir,

A vos douces vertus mes vœux et mon espoir.
Votre présence à peine eut enchanté ma vue,
Qu'une voix s'éleva dans mon ame éperdue :
« Voilà le digne objet que ton œil incertain,
» Cherchait depuis long-tems pour changer ton destin;
» Sur-tout pour assurer, par sa noble influence,
» De ton règne agrandi la gloire et la puissance. »
De mes braves Français voulez-vous le bonheur,
Fille auguste des rois, répondez?

AUDOVERE.

Oui, seigneur;
J'embrasse avidement cette douce espérance;
Je veux avec transport le bonheur de la France;
Et, s'il faut dévoiler tout ce cœur attendri,
Je veux, n'en doutez point, le bonheur de Thierry;
Mais mon sort et mes vœux soumis aux lois d'un père....

THIERRY.

Théodebert approuve un hymen tutélaire,
Qui, sur notre amitié rassurant nos sujets,
Sera le monument d'une éternelle paix.

AUDOVERE.

Thierry!... Mais un obstacle à jamais nous sépare;
Les nœuds étroits du sang....

THIERRY.

Quel effroi vous égare?

AUDOVERE.

C'est Dieu qui me l'inspire, et je crains son courroux.

THIERRY.

Qui, vous, du ciel vengeur vous redoutez les coups!...

AUDOVERE.

Seigneur, ne souillez point votre saint diadème.
Ne vous souvient-il plus de ces tems d'anathème

Où d'un pontife altier le zèle impétueux
Fit trembler sur le trône un couple incestueux (13)?
Qui pourrait, sans frémir, en retracer l'image ?
De l'empire éploré Dieu repoussait l'hommage ;
On a vu, dans ces jours abhorrés et maudits,
De l'église, aux mourans, les secours interdits;
Les morts, déshérités de la terre sacrée
Qui du ciel à nos vœux peut seule ouvrir l'entrée,
Et les pieux objets à notre culte offerts,
Sur la cendre couchés dans les temples déserts.
Retranchés cependant du reste de la terre,
Deux criminels époux, sous le dais adultère,
Condamnés à l'éclat d'un pompeux déshonneur,
Goûtaient avec effroi leur horrible bonheur.
Un serviteur, un seul, dans la fuite commune,
Enchaînant ses destins à leur triste fortune,
Apprêtait le repas du couple délaissé,
Vers ses maîtres proscrits marchait le front baissé,
Jetait des mets grossiers sur leur table indigente,
Se retirait, frappé d'une sainte épouvante,
Et de tout aliment par leurs mains profané,
Abandonnait aux chiens le reste empoisonné.

THIERRY.

Dissipez vos terreurs, vertueuse Audovère ;
Didier, ce saint prélat que la France révère,
Sur nos nœuds consulté, bien loin de les punir,
De ses pieuses mains s'apprête à les bénir.
Quand les peuples, lassés des guerres intestines,
Veulent d'un vaste état réparer les ruines,
Un pontife de paix seconde leur espoir;
Dans l'intérêt de tous il a lu son devoir.

AUDOVERE.

Quoi ! Didier ?...

THIERRY.

N'arme point du fer de la vengeance
Une religion d'amour et d'indulgence ;
Il aime à consacrer, par de plus nobles droits,
Le repos de l'empire et l'union des rois.

AUDOVERE.

Ainsi, l'autorité d'un pontife et d'un père,
Parle en faveur des nœuds que votre cœur espère ;
A joindre nos destins je vois tout conspirer,
Prince.... et ce n'est pas moi qui veux les séparer.
Que Thierry, cependant, pardonne à ma faiblesse ;
Vainement je combats la terreur qui me presse.
Cette enceinte, féconde en noirs événemens,
Fait naître en mon esprit d'affreux pressentimens.
Jadis en ce palais, le jeune Mérovée,
A Frédégonde, hélas ! victime réservée,
S'unit à Brunehaut par de funestes nœuds (14).
Sous un meilleur auspice, ô ciel ! reçois nos vœux !
Vois ce jeune héros, notre unique espérance ;
C'est la sécurité, c'est l'orgueil de la France ;
Tes dons les plus heureux décorent ce guerrier ;
Détourne de son cœur le fer du meurtrier !

THIERRY.

Frédégonde n'est plus.

AUDOVERE.

Et si notre alliance
D'une autre Frédégonde alarmait la puissance ;
Qui vous affirmera que le ciel, par ses mains,
Ne voudrait pas encore effrayer les humains ?

THIERRY.

Qu'avez-vous dit?... grand dieu! qui! Brunehaut, ma mère !...

AUDOVERE.

Seigneur....

THIERRY.

Je vous entends, et ce seul mot m'éclaire;
Déja plus d'un murmure élevé dans mon sein
Tourmentait mon esprit de quelque grand dessein.
Dans la profonde nuit qui couvrait ma paupière,
Avec avidité je cherchais la lumière....
O pouvoir enchanteur d'un vertueux amour!
Mes yeux, long-tems fermés, enfin s'ouvrent au jour.
Votre empire affermit, il épure mon ame;
J'étais l'ombre d'un roi; je serai roi, madame.
Sous une femme altière ai-je bien pu fléchir?
Oui, de ses fers pesans je me veux affranchir.
Libre du long fardeau d'une indigne tutelle,
Je vais montrer son prince au Français qui m'appelle;
Je vais tenir de vous, par un céleste don,
Et l'amour de mon peuple et l'éclat de mon nom.

AUDOVERE.

Combien vous me charmez par ce noble langage!
J'y consens, aimez-moi; mais tant que mon image,
Dans de hauts sentimens constante à vous nourrir,
Vous fera des Français admirer et chérir;
Et cessez de m'aimer, si mon pouvoir coupable
Faisait de vous un roi funeste ou méprisable.
Le jour qu'il blesserait la gloire ou la vertu,
Que ce pouvoir fatal soit par vous abattu;
A vos brillans destins mon destin s'abandonne.

THIERRY.

Il n'est plus à présent de fureur qui m'étonne,

Et contre Brunehaut je saurai protéger....

AUDOVERE.

La fille de Clovis ne craint pas le danger.

SCENE III.

THIERRY, *seul.*

Point de danger pour vous, vertueuse princesse.
O combien je rougis de ma longue faiblesse!
Dans le passé, grand Dieu! si j'ose regarder,
Que verrai-je? Une femme habile à m'obséder,
Qui, craignant d'un saint nœud l'influence honorable,
M'a fait de ses excès l'instrument déplorable (15).
Audovère! jamais par de plus doux accens
La céleste vertu n'a maîtrisé nos sens;
Non, jamais dans mon cœur... mais on vient; c'est ma mère!
Montrons enfin d'un roi le noble caractère.

SCENE IV.

THIERRY, BRUNEHAUT.

BRUNEHAUT.

Pour de grands intérêts je venais vous chercher;
Tout mon cœur dans le vôtre aspire à s'épancher.
Ce jour, où mes projets vont se faire connaître,
Réglera mes destins.... et les vôtres peut-être;
Ce jour va décider si vous serez un roi.

THIERRY.

Ce jour l'a décidé.

BRUNEHAUT.

Mon fils !... écoutez-moi.

(*Ils s'asseyent.*)

Lorsque les peuples Francs, sous des chefs intrépides,
Du fond de leurs forêts, comme des flots rapides,
De la Gaule jadis inondèrent les champs,
La Meuse sur ses bords les arrêta long-tems.
Clodion vers la Somme étendit sa puissance.
Des Romains, le premier, cultivant l'alliance,
Mérovée, après lui, grace à de longs travaux,
Sur la Seine, en vainqueur, vit flotter ses drapeaux;
Mais tous ces faibles rois pouvaient plutôt se dire
Chefs de quelques tribus que maîtres d'un empire;
Enfin Clovis parut : le ciel, dont les décrets
Attachaient à son nom la gloire des Français,
Offrit à sa jeunesse un appui tutélaire,
Un guide prévoyant; ce guide fut sa mère.
Il la crut et régna. Par de sévères lois
Il conserva le fruit de ses vastes exploits.
Le commerce, les arts enrichirent la France;
Paris, que de son prince animait la présence,
Voyait l'or affluer dans son sein florissant;
La mître était soumise et le sceptre puissant.
A l'empire français tout, depuis trente années,
Présageait à l'envi de hautes destinées;
Clovis meurt, et l'Etat, privé de son appui,
Semble dans le tombeau s'abymer avec lui.
Entre ses quatre fils, un funeste partage
Dévasta de ce roi le superbe héritage,
Et, de destructions, de deuil environné,
Déchira par lambeaux l'empire consterné.
Veut-on de ce grand corps relever la fortune?
Que de sa triple tête on n'en conserve qu'une;
Ces projets sont hardis, et, pour les consommer,
Contre un prince odieux j'avais su vous armer;

Vos terreurs, ou plutôt un adroit artifice,
Ont de mes soins prudens renversé l'édifice.
Vous embrassez un frère, et vous ne voyez pas
Quel précipice affreux est creusé sous vos pas.
Des remparts de Soissons sur vous marche Clotaire,
Votre oncle, ce tyran si digne de sa mère.
Vainement les traités font des murs de Paris
L'apanage commun des enfans de Clovis (16);
Il a dans Paris même introduit son armée,
Et menacé soudain la Bourgogne alarmée.

THIERRY.

Je vole à sa rencontre; ardent à le punir,
Aux efforts de mon bras mon frère va s'unir.

BRUNEHAUT.

Lui, mon fils! pensez-vous qu'un rival téméraire,
Au moment où la paix vous joint à votre frère,
Osât vous attaquer sans un secret appui?
Un pacte sacrilège unit ce prince et lui.
Tandis qu'en vos Etats il entre à force ouverte,
Théodebert dans l'ombre a juré votre perte,
Et, frappant tous les siens par de perfides coups,
Détruira, vous d'abord, et Clotaire après vous.
Il faut le prévenir.

THIERRY.

Théodebert, madame,
N'ourdit point contre moi de criminelle trame;
Son cœur, les droits du sang, la foi d'un saint traité,
Tout parle, et me répond de sa fidélité;
Il ne me trahit point.

BRUNEHAUT.

Il vous trahit, vous dis-je.
Ma prudence à regret vous trouble et vous afflige.

Son cœur ! les droits du sang ! par de cruels combats
Vous avez envahi, ravagé ses états,
Vous, son frère !... Ah ! mon fils, croyez-moi, cette injure
Etouffe dans son cœur la voix de la nature.
Les outrages sanglans qu'un ingrat nous a faits,
On peut les dévorer... les pardonner, jamais.
La foi d'un saint traité ! des traités respectables
N'avaient-ils pas uni tous ces parens coupables,
Qui, depuis soixante ans, émules d'attentats,
Ont régné par le meurtre et les assassinats ?
L'épée a fait ces maux ; il faut que par l'épée
Leur profonde racine à jamais soit coupée.
Il faut que cet empire accablé de langueur,
Sous un seul maître enfin recouvre sa vigueur.
Les tems sont arrivés ; laissez à Vanacaire
Le soin de renverser le pouvoir de Clotaire ;
Et, pour Théodebert.... livrez-le à mon courroux,
Un seul mot me suffit.

THIERRY.

Ciel ! et que ferez-vous ?

BRUNEHAUT *se levant.*

Un souverain puissant.

THIERRY *se levant aussi.*

Mais puissant par le crime.

BRUNEHAUT.

Qui craint d'en être auteur, en est bientôt victime.

THIERRY.

Si d'un forfait nouveau ce palais voit l'horreur,
J'en puis être victime et n'en puis être auteur ;
Supprimez des conseils qu'il m'est affreux d'entendre.

BRUNEHAUT *à part.*

(*Haut.*)

Quel changement!... Cœur faible, ainsi tu veux attendre,
Lorsqu'un rival perfide en tes mains s'est livré,
Qu'il consomme à loisir son projet abhorré;
Qu'un glaive criminel tranche ta destinée;
Ou, si par la pitié ta vie est épargnée,
Que le ciseau d'un prêtre, en dépouillant ton front,
T'imprime aux yeux du peuple un éternel affront;
Que ton manteau royal se transforme en cilice,
Et que d'un cloître obscur l'ombre t'ensevelisse (17)!
Va, tu te connais bien; c'est à lui d'être roi;
Thierry, descends du trône, il n'est pas fait pour toi.

THIERRY.

Je suis fait pour régner, du moins j'ose le croire,
Madame, je chéris la justice et la gloire.
D'autres se sont frayé des sentiers différens;
Moi, je n'aspire point au bonheur des tyrans.
Le fer d'un assassin peut sans doute m'atteindre;
Si je suis regretté, mon sort n'est pas à plaindre.
Théodebert, hélas! tu pouvais me haïr;
Quand tu m'as pardonné, voudrais-tu me trahir?
Que veux-tu? m'arracher ma vie et ma couronne?
Tu le peux, à ta foi tout mon cœur s'abandonne;
Mais on ne verra point, en son impiété,
Violant la nature et l'hospitalité,
Thierry tremper ses mains dans le sang de son frère,
Et de quel frère, ô ciel! apprenez tout, ma mère.
Condamnez envers lui votre injuste soupçon.
Lorsque vous l'accusez de lâche trahison,
Il m'accorde sa fille, et par cette alliance
Veut des malheurs publics étouffer la semence.

BRUNEHAUT *à part.*

(*Haut.*)

Sa fille, juste ciel!... Ce mot m'en dit assez.
Poursuis, et punis-moi de mes bienfaits passés.
En effet, c'était peu qu'une paix qui m'offense
Vînt priver mes affronts de leur juste vengeance;
A me déshonorer mon fils ingénieux
Par cet horrible hymen veut me confondre mieux.
Sa trahison proclame à moi-même, à l'empire,
Qu'au fruit de mes travaux c'est en vain que j'aspire,
Et qu'un mépris ingrat du pouvoir maternel
Des enfans de Clovis est le crime éternel.

THIERRY.

Mon respect et mes soins....

BRUNEHAUT.

Ton respect m'importune;
Laisse à ma prévoyance à régler ta fortune:
Thierry, tout autre hommage à mes yeux est suspect:
Je veux l'obéissance, et non le vain respect.

THIERRY.

Ainsi l'ambition sans détour se révèle!
Si je brise mes fers, je deviens infidèle,
Par la soif du pouvoir votre cœur irrité...

BRUNEHAUT.

Je ne m'en défends pas, j'aime l'autorité.
J'aime l'autorité, non comme un cœur vulgaire,
Qui, dans un fol orgueil ardent à se complaire,
Au gré de son caprice aspire à dominer,
Mais comme un esprit ferme et fait pour gouverner.
Tant que de Sigebert la force et la prudence
Etendirent par-tout la sage obéissance,
M'a-t-on vue, affectant un dangereux pouvoir,

Méconnaitre jamais mon modeste devoir?
J'étais, dans mes destins me renfermant sans peine,
Epouse d'un grand prince et non point souveraine.
Sa mort laissant l'Etat sans pilote éprouvé,
Je pris le gouvernail.... et l'Etat fut sauvé.
Le faible Childebert, dans son règne éphémère,
A de l'indépendance abjuré la chimère.
L'état n'en souffrit point, je pense; et ses deux fils
Fléchissant sous le poids du sceptre de Clovis,
Osent se révolter, quand ma main secourable
Leur aide à soutenir le faix qui les accable!
Certes, tout esprit sage a droit de s'indigner
Que l'on veuille être roi sans apprendre à régner.
Je ne dis plus qu'un mot, la pitié me l'inspire.
Repousse un nœud coupable et laisse-moi l'empire.
Tes rivaux tomberont; je mettrai sous tes lois
Tous les vastes pays, dépouilles des Gaulois;
J'illustrerai ton nom; j'étendrai ta puissance;
Crois-moi, mon amitié vaut mieux que ma vengeance;
Que cet instant décide entre ta mère et toi;
Choisis pour ennemi Théodebert ou moi (18).

THIERRY.

Madame, je choisis l'amitié de mon frère;
Je choisis les vertus de la noble Audovère.
Clotaire, pourras-tu résister à mes coups?
Tremble, je vais partir et partir son époux.

BRUNEHAUT.

Ainsi par cet ingrat ma haine est préférée!
Ressouviens-toi du moins que tu l'as desirée.

(Elle sort.)

SCENE V.

THIERRY, ALMERIC.

ALMERIC.

Seigneur, un envoyé du puissant Neustrien
Pour son roi vous demande un secret entretien;
Seul en votre palais Clotaire veut se rendre.

THIERRY.

Seul!

ALMERIC.

Votre loyauté suffit pour le défendre.
Tel est de la vertu le suprême ascendant
Qu'en se livrant à vous, il n'est pas imprudent.

THIERRY.

Qu'il vienne; ma parole est le plus sûr des gages;
Toutefois, donnons-lui de précieux ôtages,
Et ne négligeons rien pour sa sécurité.
Mais que l'armée approche avec célérité;
Qu'elle vienne aujourd'hui couvrir de sa vaillance
Ces remparts, d'où l'éloigne une faible distance.
Moi-même, pour guider ses nobles étendards,
Avant la fin du jour, brave Alméric, je pars.
Ce soin rempli, sachons ce que me veut Clotaire;
Embrassons un parent, ou, s'il est nécessaire,
Repoussons un rival: la bravoure et la foi
Sont les devoirs sacrés d'un Français et d'un roi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLOTAIRE, VANACAIRE.

CLOTAIRE.

Vanacaire, un traité d'une telle importance
De la reine elle-même exige la présence,
Et des médiateurs sauraient mal discuter
Les intérêts puissans que je veux cimenter.
Tel est, en ce palais, le dessein qui m'amène.
Je saisirai l'instant d'entretenir la reine;
Mais aux soupçons du roi pour cacher notre accord,
Sous un prétexte, ici, je veux le voir d'abord.
Soit que Thierry résiste ou cède à ma prière,
Ce jour accomplira les projets de Clotaire.
Hâtez-vous toutefois de sortir de ces lieux;
Que notre intelligence échappe à tous les yeux.
Allez; que par vos soins, je puisse, en cette enceinte,
De sa mère bientôt me rapprocher sans crainte.

VANACAIRE.

Ah! n'appréhendez pas que le prince jamais
Soupçonne entr'elle et vous quelques traités secrets:
Non; trop d'inimitié, dans son erreur profonde,
Sépare Brunehaut du fils de Frédégonde.

CLOTAIRE.

Il vient. Le sort enfin met la discorde entr'eux,
Et voilà ce moment qu'ont imploré mes vœux.
(*Vanacaire sort.*)

SCENE II.

CLOTAIRE, THIERRY.

THIERRY.

Clotaire en mon palais se décide à paraître!
Et quel est son dessein?

CLOTAIRE.

Thierry va le connaître:
Un combat se prépare et va fixer ton sort;
Mais je voudrais enfin, par un heureux accord,
Quand la terre, de sang n'est point encor trempée,
Dérober ton pays aux fureurs de l'épée.
Soyons unis.

THIERRY.

Unis! qui nous a divisés?
Si ton père et le mien, de vengeance embrasés,
Déchirèrent l'état par leurs débats funestes,
Devons-nous, de la France exterminant les restes,
Recueillir l'un et l'autre, en nos fougueux excès,
Un héritage affreux de sang et de forfaits?
Que me reproches-tu? T'ai-je fait quelque outrage?
Ai-je porté chez toi le deuil et le ravage?
Par quels emportemens t'ai-je pu provoquer,
Et pourquoi ta fureur me vient-elle attaquer?
Qui m'a fait d'un parent l'ennemi?

CLOTAIRE.

Ta faiblesse.
Brunehaut t'asservit sous un joug qui me blesse;
Tu t'es fait son esclave, et moi, je ne veux pas
Qu'un jour elle t'entraîne au sein de mes Etats.
(*Thierry veut parler.*)
Thierry, jusqu'à la fin, permets que je m'explique.
Ton intérêt s'accorde avec ma politique.
Souffre qu'à tes regards un moment retracé,
Dans toutes ses horreurs revive le passé.
Je ne rappelle point cette lutte fatale,
Que contre Frédégonde engagea sa rivale;
Je sentirais moi-même, à ces affreux récits,
La rougeur quelquefois couvrir le front d'un fils;
Mais je veux, il est tems que la vérité brille,
Te montrer Brunehaut dans sa propre famille.
Que le malheur des tiens t'instruise enfin, Thierry.
Du nom de *Fainéant* vois ton père flétri
Aux mains d'une marâtre abandonner l'empire (19);
Et, lorsque de sa honte en secret il soupire,
Lorsque, pour l'effacer, il fait un noble effort,
Le jour de son réveil est celui de sa mort.
Ton frère.... mais, vengeant l'honneur du rang suprême,
Il a brisé ses fers et ceint le diadème.
Quoi! leur exemple parle, et parle vainement!
Brunehaut règne encor par ton aveuglement!
Comment s'est signalé son pouvoir exécrable?...
Elle a contre ton frère armé ta main coupable,
Et, s'il eût succombé, c'était sur mes Etats
Qu'allait se diriger la fureur des combats.
Je n'ai point oublié que jadis cette femme,
Des champs austrasiens, porta chez moi la flamme,

Et mon fils au berceau, par son ordre immolé,
Se fait toujours entendre à mon cœur désolé.
Notre intérêt commun, je te le dis encore,
Est d'abattre un pouvoir que tout l'empire abhorre.
Du passé qui t'éclaire écoutant les leçons,
Exile, auprès de moi, Brunehaut dans Soissons;
Qu'elle y vive.... honorée, et non toute-puissante.
Pour mes droits, pour les tiens, sa force m'épouvante;
Satisfais à ma crainte, et ne prolonge plus
Le triomphe du crime et l'affront d'un refus.

THIERRY.

Clotaire, sois mon juge, et que ton cœur décide
Si je suis, en effet, un monarque timide.
Sous un pouvoir fatal, oui, mon front s'est courbé;
Un voile m'aveuglait, mais le voile est tombé.
Celle que tu poursuis d'une ardente colère,
Se montre à moi perfide, impie et sanguinaire;
J'ai tout à redouter de ses noirs attentats....

CLOTAIRE.

Eh! bien?

THIERRY.

A ta fureur je ne la livre pas.
Elle, honorée aux lieux où commande Clotaire!
Combien triompherait ta haine héréditaire,
Si je la remettais en ton cruel pouvoir?
De te la refuser tout me fait un devoir:
Tout la protège ici; la pitié, la nature,
Les saints nœuds des sermens, l'opprobre du parjure,
Et les touchantes lois de l'hospitalité.... (20)
Et l'orgueil de ton camp menaçant ma cité.
Quoi! jusqu'en mon palais, ta fierté téméraire
Vient, le glaive à la main, me demander ma mère!

Je ne la livre point; je veux à ses excès
Faire grace ou justice, au gré de mes souhaits.
Hâte-toi cependant de prévenir ta perte;
A ton armée encor la retraite est ouverte.
Pars aujourd'hui; mon peuple et son prince irrité
Demain te puniraient de ta témérité.

CLOTAIRE.

A son aveuglement, Thierry joint la menace!
C'est moi qui vais confondre un tel excès d'audace.
(*Revenant sur ses pas.*)
Mais, si de Brunehaut les horribles forfaits
Étaient dévoilés tous.... souscrirais-tu?...

THIERRY.

Jamais.

CLOTAIRE.

C'en est trop; la pitié fait place à la colère.
C'est la foudre à la main qu'il faut que je t'éclaire.
Il est, je le vois bien, de ces cœurs obstinés,
Par un sort déplorable à leur perte entraînés.
Thierry, tu veux la guerre, et je te la déclare.
Trop tard tu gémiras de l'erreur qui t'égare;
Tu connaîtras enfin qui tu veux ménager;
Tu connaîtras sur-tout qui tu viens d'outrager.
(*Il sort.*)

SCENE III.

THIERRY, *seul.*

Quels que soient mes périls, sous l'orgueil qui m'offense
Je n'abaisserai point mon sceptre et ma vaillance.
Mais, pour marcher au temple, Audovère m'attend;
Courons, ne perdons pas un précieux instant.
Voici la reine.... Dieu! le trouble est dans son âme.

SCENE IV.

THIERRY, BRUNEHAUT *arrivant avec désordre.*

THIERRY.

Le temple vous appelle; y viendrez-vous, madame,
Ou de tous vos enfans trahirez-vous l'espoir?

BRUNEHAUT.

Tu m'y verras, Thierry.

(*Il sort.*)

SCENE V.

BRUNEHAUT, *seule.*

Mais tremble de m'y voir.
C'en est fait; dans son sein, Théodebert recèle
Le juste châtiment de sa fureur rebelle.
De l'hymen, à présent, allumez le flambeau;
Vous le célébrerez, traîtres! sur un tombeau.
Si l'univers jadis, au bruit de mon offense,
A frémi, qu'il frémisse au bruit de ma vengeance!
Et cependant Clotaire, introduit en ces lieux,
Avant de les quitter, va paraître à mes yeux.
De nos inimitiés puisse un oubli sincère
Cimenter l'alliance à tous deux nécessaire!

SCENE VI.

BRUNEHAUT, CLODOMIR.

CLODOMIR.

Reine, quand le péril l'appelle au sein des camps,

L'impatient Thierry dévore les instans.
Les autels sont parés; le pontife en prières
S'apprête à célébrer les augustes mystères.
Venez; le peuple en foule, inondant les parvis,
Implore l'Eternel pour le sang de Clovis.
Tous les yeux sont fixés sur la jeune Audovère;
Cette fille des rois, conduite par son père,
S'avance vers l'autel, et ces nobles époux,
Pour unir leurs destins, n'attendent plus que vous.

BRUNEHAUT.

Allons donc satisfaire à leur impatience....
Mais non, je dois encor différer ma présence.
Demeurons; le moment pour mes desseins fixé,
Sans en troubler l'effet ne peut être avancé.

CLODOMIR.

Quels desseins?...

BRUNEHAUT.

Dites-moi; dans la publique ivresse,
Théodebert sent-il une vive allégresse?
Cet hymen....

CLODOMIR.

Cet hymen va combler tous ses vœux;
De l'amitié d'un frère il resserre les nœuds.
D'une mère sur-tout la tendresse passée....

BRUNEHAUT.

Vous souvient-il du jour où ce fils m'a chassée?

CLODOMIR.

Dieu! mais votre courroux, madame, est étouffé;
Dans le cœur maternel l'amour a triomphé.

BRUNEHAUT.

Je vois, je vois toujours ce tyran sacrilège,
Des titres les plus saints bravant le privilège,

Me bannir du palais où jadis un grand roi,
Sigebert, son aïeul, avait reçu ma foi;
Où dans mon sang lui-même a puisé la naissance,
Et dont l'éclat encore atteste ma puissance.

CLODOMIR.

Quel démon vous retrace un affreux souvenir!
N'irritez point ce cœur, il ne veut pas punir.
En faveur du remords il fait grace au coupable;
Un pardon généreux, sincère, irrévocable....

BRUNEHAUT.

Je dépouillai, cédant à mon destin nouveau,
Cette pourpre des rois qui couvrit mon berceau.
De modestes habits revêtant ma misère,
J'errai dans mes états, fugitive, étrangère,
Sans secours, sans abri, sous un ciel en courroux,
Je n'avais qu'un seul guide.... et ce guide était vous.
De la terre et des cieux j'essuyai les outrages,
Et, tandis que mon front défiait les orages,
Vous demandiez du pain, d'une timide voix,
Pour la fille, et la mère, et la veuve des rois.

CLODOMIR.

Madame!...

BRUNEHAUT.

Un pâtre obscur, dont ma reconnaissance
Récompensa depuis la noble bienfaisance,
Nous offrit sous le chaume un indigent abri,
Et dirigea nos pas à la cour de Thierry.... (21)
O combien de vengeance, en mon cœur amassée,
Depuis ce jour fatal assiège ma pensée!
Que de fois, dans les bras d'un sommeil agité,
Théodebert se montre à mon œil irrité!
Dans ma main vengeresse un poignard étincelle;

Je m'avance en criant : « Fils ingrat et rebelle,
» Tiens ; voilà pour punir ton forfait odieux. »
Je frappe, et je m'éveille, et tout fuit à mes yeux.
Mais ce jour va finir le tourment qui me ronge,
Et ma vengeance, enfin, ne sera plus un songe.
Allons.....

CLODOMIR.

Votre vengeance !...

BRUNEHAUT,

Oui; déja, Clodomir,
Tout mon cœur s'en repaît !

CLODOMIR.

Vous me faites frémir !
Est-ce vous que j'entends ?... Vous !... Cet instant, madame,
A mes yeux éclairés dévoile enfin votre ame.
Ah ! craignez du pouvoir le dangereux orgueil;
Souvent dans son excès il rencontre un écueil ;
Sa faiblesse à la fin naît de sa violence,
Et la chûte des rois se prépare en silence.
Par les mânes sacrés de votre auguste époux,
A qui j'ai fait serment de m'attacher à vous:
Que dis-je ? par vous-même, oui, je vous en conjure,
Daignez en votre sein rappeler la nature.
Celle qui fit jadis, en leur calamité,
Admirer des Français sa magnanimité,
Qui, lorsque Frédégonde attentait à sa vie,
Par d'affreux assassins en secret poursuivie,
Repoussant noblement leur glaive meurtrier,
Sans daigner les punir voulut les renvoyer (22),
Contre son propre sang aujourd'hui déchaînée,
Aspire à l'épuiser dans sa rage effrénée !
Non ; la vertu sur vous va reprendre ses droits ;

Ou je vais vous trahir pour la première fois.
Les révélations d'une haine égarée
Vont troubler des autels la majesté sacrée;
Je vais, en m'élançant au-devant de vos pas,
Crier : « Théodebert, frémis! n'approche pas!
» Fuis les embrassemens d'une mère barbare;
» C'est la mort! c'est la mort! que sa main te prépare! »

BRUNEHAUT, *froidement.*

(*A elle-même.*)

Gardes, qu'on le retienne.... Il est temps.

SCENE VII.

CLODOMIR, *seul.*

O TERREUR!
Elle enchaîne mes pas en ce séjour d'horreur!
(*Aux Gardes.*)
Si l'amour de vos rois brûle encor dans votre ame,
Laissez-moi les sauver d'une perfide trame;
Contre un ordre inhumain révoltez-vous, soldats!
Cessez de retenir.... Ils ne m'écoutent pas!
Dieu juste et tout-puissant, protecteur de la France,
Pour le sang de Clovis j'implore ta clémence!
Vois, depuis le trépas de ce roi valeureux,
Nos maîtres forcenés se déchirer entr'eux;
Vois les frères sanglans armés contre les frères,
Les enfans massacrés au signal de leurs pères,
Les époux immolés par le fer, le poison,
Armes de l'adultère et de la trahison;
Que de tes châtimens la rigueur s'adoucisse,
Ou que ma mort, grand Dieu! suffise à ta justice!
Mais quels cris redoublés?... O comble de l'effroi!...

SCENE VIII.

CLODOMIR, ALBOEME.

CLODOMIR.

Alboeme !....

ALBOEME.

Venez, ministre de la loi ;
Venez, auprès de lui le prince vous appelle.

CLODOMIR.

Ah ! je frémis...

ALBOEME.

Il veut que votre main fidèle
Déchirant le bandeau dont le crime est couvert ;
D'un lâche assassinat venge Théodebert.
Le ciel avait reçu le serment d'Audovère ;
Au pied des saints autels le roi conduit son frère ;
D'une voix imposante on l'entend s'écrier :
« Soyons couverts tous deux du même bouclier ;
» D'un même javelot que l'airain nous protège,
» Et que la main de Dieu frappe le sacrilège ! » (23)
Sur les livres sacrés, Théodebert soudain
Se dispose à jurer en avançant la main ;
Mais sa parole expire et sa main s'est glacée.
Pâle, sans mouvement, la tête renversée,
Il tombe....sur ses yeux un voile est étendu.
La terreur a saisi tout le peuple éperdu.
Des mystères pieux la pompe est arrêtée ;
On entoure le roi ; sa fille épouvantée
Avec des cris perçans se jette sur son corps,
Et pour le ranimer s'épuise en vains efforts ;

Thierry troublé s'agite, et Brunehaut tranquille
Dans ce désordre affreux reste seule immobile.
Cruels pressentimens, vous ne me trompiez pas.
Dieu! Brunehaut vers nous a dirigé ses pas.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRUNEHAUT, PEUPLE.

BRUNEHAUT.

FRANCAIS qui m'entourez, un spectacle funeste
Vient de manifester la colère céleste.
L'impie Austrasien croyait impunément
Nous jurer alliance et trahir son serment;
Des Etats fraternels Théodebert avide,
A Clotaire en secret tendait sa main perfide,
L'attirait vers ces murs, et bientôt sa fureur
Par le meurtre du roi... Vous frémissez d'horreur!
Rassurez-vous; le Dieu qui veille sur la France
Renverse des méchans la coupable espérance.

ALBOEME.

Peuple, la vérité fera parler ses droits.

BRUNEHAUT.

Peuples, retirez-vous et priez pour vos rois.

ALBOEME *à Clodomir.*

Le prince vous attend; cet horrible mystère...
Venez.

BRUNEHAUT.

Fais ton devoir, vieillard.
(Clodomir sort avec Alboëme.)

SCENE X.

BRUNEHAUT, et ensuite CLOTAIRE *conduit mystérieusement par* VANACAIRE, *qui se tient dans le fond du théâtre.*

BRUNEHAUT.

Pourquoi Clotaire
Tarde-t-il si long-tems?... Ah! je m'alarme en vain;
L'intérêt qui le presse est un garant certain.
Mais fallût-il du sort affrontant la menace,
N'appuyer mes projets que sur ma seule audace,
Je saurais me suffire en cette extrémité....
Je l'aperçois.... Hé bien?

CLOTAIRE.

J'accepte le traité.

BRUNEHAUT.

J'ai l'appui d'un grand roi!... Simulacres de princes,
Je brise, avec vos noms, les noms de vos provinces;
Que la poudre les couvre, et que l'âge éloigné
Demande s'il est vrai que vous avez régné.
Avec quel froid mépris tous deux m'ont outragée!
J'ai juré la vengeance... et suis déja vengée.
Après que la nuit sombre aura couvert ces murs,
Vanacaire et les siens, par des détours obscurs,
A nos braves soldats en ouvriront l'enceinte.
Cependant, par mes soins, le désordre et la crainte
Troublent, dans ce palais, un hymen insensé;
Clotaire, un tel bienfait...

CLOTAIRE.

Sera récompensé.

BRUNEHAUT.

J'y compte. Et toutefois mon attente se fonde
Sur la fidélité du fils de Frédégonde.

CLOTAIRE.

Madame !...

BRUNEHAUT.

Epargnez-vous d'inutiles sermens
De la crédulité trompeurs amusemens.
Contre deux fils ingrats un courroux légitime
M'entraîne... je ne sais... peut-être dans l'abyme.
S'il me perd, si tels sont les célestes décrets,
Qu'il me venge d'abord et qu'il me perde après. (24)

CLOTAIRE.

Puisque vous repoussez les sermens de Clotaire,
Les effets prouveront si son cœur est sincère.

BRUNEHAUT.

Oui... Mais séparons-nous ; leurs yeux ouverts sur moi...

CLOTAIRE.

Adieu ; soyez fidèle et comptez sur ma foi.

(*Ils se donnent la main et se séparent.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

AUDOVÈRE.

Où suis-je, et quel secours me rappelle à la vie ?
Par des songes cruels sans cesse poursuivie,
J'ai peine à recueillir mes esprits agités;
Un fantôme m'obsède et marche à mes côtés.
Que vois-je ? il tient en main la coupe empoisonnée;
Tu la reçois, mon père....

OLSINDE.

O reine infortunée !
Calmez vos sens émus.

AUDOVERE.

Reine, as-tu dit! qui! moi!
Moi, reine !

OLSINDE.

Le monarque a reçu votre foi;
A Thierry pour jamais un saint nœud vous engage.

AUDOVERE.

Thierry ! ce nom si doux ranime mon courage.
Oui, cher prince, Audovère est à toi pour toujours.
Peut-être de son frère a-t-il sauvé les jours;
En lui seul est ma force, en lui ma confiance.
Mais courons vers mon père; un rayon d'espérance

Brille à travers l'effroi qui retarde mes pas.....
Olsinde, et cependant Thierry ne revient pas.

SCENE II.

AUDOVERE, OLSINDE, THIERRY.

AUDOVERE.

C'est lui!.... Venez, cher prince, et près de votre frère
Guidez les pas tremblans de la triste Audovère.
Vous gardez le silence, et mes cris superflus.....
Vous détournez les yeux..... mon père ne vit plus.

THIERRY.

C'en est fait; Brunehaut a consommé son crime,
Et j'ai vu dans mes bras expirer la victime.
Tandis que sur vos yeux un voile était jeté,
Près de Théodebert mon effroi s'est porté.
Spectacle déchirant pour mon ame éperdue!
La pâleur de la mort sur ses traits répandue,
Déja couvrait mon frère, et tout son corps glacé
Sous un poids douloureux frissonnait oppressé.
Je jette un cri perçant; à ce cri, sa paupière
Par un pénible effort se rouvre à la lumière.
Je m'élance vers lui, pâle, tendant les bras.....
Il me repousse.

AUDOVERE.

Vous!

THIERRY.

Moi, qui voudrais, hélas!
Pour ranimer ses jours, sacrifier ma vie.
D'un doute injurieux ma tendresse est flétrie;
Théodebert en moi voit un lâche assassin;

Jamais égal tourment ne déchira mon sein.
Je m'écrie : « Adoucis l'horreur qui m'environne ;
» Et tu meurs, ô mon frère, et ton cœur me soupçonne ! »
Tremblant, désespéré, je tombe à ses genoux ;
Je rappelle à son cœur les souvenirs si doux
De ces tems fortunés où croissait notre enfance
Dans l'amitié, la paix et la sainte innocence ;
Il est sourd à ma voix, sourd à mon désespoir,
Et ses yeux détournés refusent de me voir.
Par un si noir soupçon ma douleur outragée
En un bouillant courroux à la fin s'est changée ;
Mon indignation, dans ces affreux momens,
N'exhalait plus des cris, mais des rugissemens.

AUDOVERE.

Ah ! grand Dieu !

THIERRY.

Je me lève égaré.... mon épée
Dans les flots de mon sang allait être trempée ;
Ce mouvement féroce, et cette vérité
Dont le rapide accent ne peut être imité,
Ont de sa défiance éclairci le nuage ;
Quelque sérénité renaît sur son visage ;
Il cherche à me sourire, et par un lent effort,
Pour presser cette main, lutte contre la mort ;
Et prononçant les noms de Thierry, d'Audovère :
« Sois heureux, m'a-t-il dit, et venge-moi, mon frère. »
Il expire à ces mots.

AUDOVERE.

Dans cet affreux palais
C'est moi qui l'ai conduit ; pressentimens secrets,
Voix puissante du ciel, je devais vous entendre.
Aux coups qui l'ont frappé, mon cœur devait s'attendre,

Et peut-être la main si prompte à les porter
Dans ses noires fureurs ne doit pas s'arrêter.

THIERRY.

Oui, tu seras vengée, ô victime innocente;
Oui, calme ton courroux; le deuil et l'épouvante
Sont entrés dans ma cour.... Ils n'en sortiront pas.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALMERIC.

ALMERIC.

Vos ordres sont remplis; votre armée à grands pas
Pour combattre Clotaire auprès de nous s'avance;
Mais, seigneur, de son roi les soins et la présence
Redoubleraient son zèle, et si votre départ
Est encor différé.... vous partirez trop tard.

THIERRY.

Mon départ différé lorsque l'honneur m'appelle!
Je vous suis; rassemblez mon escorte fidèle.

(*Alméric sort.*)

SCENE IV.

THIERRY, AUDOVERE.

THIERRY.

AH! mon retour bientôt....

AUDOVERE.

Quoi! seigneur, vous partez,
Et Brunehaut commande en ces murs détestés!
Vous partez, et laissez sous son obéissance
Des lieux pleins de son crime et pleins de sa puissance!

De mes propres dangers je ne vous parle pas ;
Si je connais l'effroi, c'est pour vous seul, hélas !
Que ne peut point oser contre votre couronne
Celle que nul péril, que nul forfait n'étonne,
Et qui, semant par-tout l'épouvante et l'horreur,
A fait connaître aux siens ce que peut sa fureur.

THIERRY.

Par quels contraires soins mon ame est déchirée !
Mais sur le plus pressant vous l'avez éclairée.
Oui, quand je me prépare à sortir de ces lieux,
Nul objet abhorré n'y doit blesser mes yeux.
Des preuves à la main Clodomir va paraître ;
D'un affreux attentat l'auteur doit se connaître,
Alors....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CLODOMIR.

THIERRY.

Confirmez-vous un horrible soupçon ?

CLODOMIR.

Je sais quel parricide a versé le poison.
J'allais, en déployant l'appareil des supplices,
De sa bouche arracher l'aveu de ses complices,
Quand la reine a paru ; ses soldats furieux
Ont frappé le coupable ; il expire à mes yeux ;
Plus d'un secret terrible échappe avec sa vie.

AUDOVERE.

Et par la trahison la vôtre est poursuivie,
Cher prince ! qui pourra vous sauver de ses coups ?

THIERRY.

Amenez Brunehaut.

CLODOMIR.

Ciel! que méditez-vous,
Seigneur? Dans vos regards quelle sombre colère!
Songez bien qu'elle est reine et qu'elle est votre mère.

THIERRY.

Ne me rappelez point ma honte et mon tourment;
Nous, ses enfans, madame!

AUDOVERE.

Hélas!

THIERRY.

Affreux moment!...
Mais puisque le destin, par un cruel caprice,
Quand je cherche à saisir la sévère justice,
Ne veut, pour m'écraser sous le poids des douleurs,
Présenter à mon choix que crimes et malheurs,
Pourquoi le châtiment d'une femme barbare....

CLODOMIR.

Seigneur, c'est votre mère.

THIERRY.

Ah! ma raison s'égare.
(*A Audovère.*)
Eh bien! que veut de moi l'inflexible équité?
Parlez; soyez mon guide en cette extrémité.

AUDOVERE.

Je crains de prononcer, de peur d'être coupable.

THIERRY.

Quoi! vous m'abandonnez à l'horreur qui m'accable?
Deux devoirs opposés me pressent à-la-fois....
(*Vivement et après un moment de silence.*)
Le ciel me parle enfin; je vais remplir ses lois.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BRUNEHAUT, *Gardes portant des flambeaux.*

BRUNEHAUT.

REBELLE, devant toi qui me conduit?

THIERRY.

Vos crimes.

BRUNEHAUT.

Vois-je mes ennemis?

THIERRY.

Vous voyez vos victimes.

BRUNEHAUT.

Que me veux-tu? Pourquoi d'un obscur délateur
Susciter contre moi le discours imposteur?
J'ai puni son audace en vengeant une reine....

THIERRY.

D'un vain déguisement épargnez-vous la peine;
Ne vous abaissez plus jusqu'à feindre et trembler.

BRUNEHAUT.

Moi, trembler!... En effet, c'est trop dissimuler.
D'un fils dénaturé je me suis fait justice;
Voudrais-tu m'en punir? Que son sort t'avertisse
Qu'un roi, lorsqu'il abat un puissant ennemi,
Doit se garder sur-tout de l'abattre à demi.
Point de remords timide; un choix te reste à faire;
Tu n'as qu'un instant.... Frappe, ou fais régner ta mère.

THIERRY.

Vous ne régnerez point et vous ne mourrez pas.
Fuyez; bien loin de nous allez porter vos pas;

Traînez et vos fureurs et votre ignominie.....

BRUNEHAUT.

Prends garde ; un autre roi jadis m'avait bannie ;
Va voir quel châtiment a vengé cet affront.

THIERRY.

Ciel ! aucun attentat ne fait rougir son front.
L'excès de son opprobre irrite son audace ;
Le juge s'épouvante et l'accusé menace !
Je pourrais oublier, dans mon juste courroux,
Que vous fûtes ma mère.... Allez, éloignez-vous.

BRUNEHAUT.

J'aime à voir par quels maux mon injure s'expie ;
Traîtres, goûtez les fruits de votre hymen impie.

THIERRY.

Ah ! c'est trop me braver ; un si cruel transport
Aurait-il vainement sollicité la mort ?
Soldats !.... Mais non, Thierry n'est pas né pour le crime ;
C'est au ciel à frapper sa coupable victime.
Mon frère malheureux, vous chassant de chez lui,
Vous laissait quelque part un asile, un appui ;
Pour vous, dans l'univers, plus d'appui, plus d'asile ;
Usez, dans l'abandon, votre rage inutile ;
Je vous livre au tourment, affreux à supporter,
De concevoir le mal sans pouvoir l'enfanter.
De contrée en contrée, errante, solitaire,
Allez chercher au loin la table hospitalière ;
Implorez les secours dûs aux infortunés ;
Mais cachez votre nom pour qu'ils vous soient donnés :
Sortez de mon palais ; sortez à l'instant même.

BRUNEHAUT.

Et voilà donc l'arrêt de mon juge suprême !
Soumettons-nous ; cédons au sort qui me poursuit ;

Une femme, une reine, au milieu de la nuit. . . !

THIERRY.

De la nuit! Ah! priez que le ciel favorable
Etende autour de vous une ombre impénétrable!
Fuyez; de votre aspect purgez enfin ce lieu.

BRUNEHAUT.

Brunehaut, en fuyant, sera présente. . . . Adieu.

(Elle s'éloigne à pas lents; Clodomir marche derrière elle.)

THIERRY.

Vieillard, que faites-vous?

CLODOMIR.

Je la suis.

BRUNEHAUT (*se retournant.*)

Toi me suivre!

CLODOMIR.

Par-tout où vous vivez, mon serment est de vivre.

BRUNEHAUT.

Quoi! tu veux dans l'exil partager mes malheurs?

CLODOMIR.

J'ai dans le sein des cours partagé vos grandeurs.

BRUNEHAUT.

Demeure, ô du devoir généreuse victime!
Que ferait près de moi ton dévouement sublime?

CLODOMIR.

Je mendirai du pain une seconde fois
Pour la fille et la mère et la veuve des rois.

THIERRY.

Non; tel ne sera point le destin de ma mère!
Où portez-vous vos pas?

BRUNEHAUT.

Dans le camp de Clotaire.

(Elle sort avec Clodomir.)

SCENE VII.

THIERRY, AUDOVERE.

AUDOVERE.

De Clotaire, Seigneur, vous n'avez point frémi!

THIERRY.

Son désespoir la jette aux mains d'un ennemi.

AUDOVERE.

Cependant....

THIERRY.

Qu'elle coure où sa fureur l'entraîne;
Craignons son amitié, ne craignons point sa haine.
On ne me verra pas, quel que soit mon destin,
Sur ma mère porter ma sacrilège main.

AUDOVERE.

Ses complots contre vous peuvent tout entreprendre.

THIERRY.

Par de nobles moyens je saurai me défendre.
Contre les ennemis qui m'osent menacer
Mes secours sont puissans; j'ai, pour les repousser,
(*Alméric et un groupe de soldats paraissent.*)
Le ciel et mon épée.... et mes guerriers fidèles.
(*S'armant.*)
Le Neustrien farouche et ses hordes cruelles,
Comme de vils troupeaux fuiront devant mes pas.
Adieu, Madame.... et vous, venez, braves soldats;
De vos bras généreux si l'ardeur me seconde,
Ce jour sera fatal au fils de Frédégonde.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

(Il fait jour.)

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

AUDOVERE.

Olsinde, que dis-tu? Tes rapports sont-ils vrais?
Clotaire et Brunehaut, dans ce même palais,
Se sont parlé, couverts des voiles du mystère!

OLSINDE.

Oui, madame.

AUDOVERE.

Et bientôt, vers le camp de Clotaire,
La reine avec audace a dirigé ses pas!...
Un complot infernal unit leurs attentats;
Thierry va succomber sous quelque perfidie;
Thierry devait connaître une femme hardie,
Sans remords, sans effroi, dont le cœur dominé
Par l'indomptable soif d'un pouvoir effréné,
Fait jouer tout ressort avec indifférence,
Et, comme sa tendresse, immole sa vengeance.
D'une ennemie altière et mise entre ses mains,
Il eût pu renverser les criminels desseins;

Son grand cœur l'a trahi ; sa valeur téméraire,
D'une femme a bravé la fougueuse colère,
Et n'a voulu devoir son salut qu'à son bras ;
Son bras à tant de coups ne résistera pas.

OLSINDE.

D'un triomphe nouveau ses exploits sont le gage.

AUDOVERE.

Que peuvent les exploits, et que peut le courage,
Lorsque la trahison vient menacer ses jours ?
Par pitié, chère Olsinde, informe-toi, va, cours ;
Ne m'abandonne pas à mes justes alarmes.
Ah ! je vois se rouvrir la source de mes larmes,
Et je crains qu'un seul jour, épuisant tous les coups,
Ne m'enlève à-la-fois mon père et mon époux.

OLSINDE.

Madame, on vient à nous.... C'est votre époux lui-même

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, THIERRY, ALMERIC *l'épée à la main.*

AUDOVERE.

Quel désordre, grand Dieu !... Quelle pâleur extrême !...
La fortune infidèle abandonne le roi ?

THIERRY.

Les instans sont comptés, princesse, écoutez-moi.
Tandis que l'ennemi, renversé dans la plaine,
Me cédait la victoire un moment incertaine,
Parmi mes combattans soudain circule un bruit,
Qu'il est, par Vanacaire, en ces murs introduit.

Des vainqueurs dispersés le désordre s'empare;
Moi-même, à cet aspect, dans l'effroi qui m'égare,
Je balance, incertain de rallier mes rangs,
Ou d'accourir ici vers des périls plus grands.
Sous ces remparts enfin presque seul je m'avance;
Mais ils cessaient déjà d'être sous ma puissance.
Un seul poste restait vaillamment défendu.

(*Montrant Alméric.*)

Avec ce noble ami j'y pénètre éperdu.
Bravant, pour vous sauver, et le fer et la flamme,
J'accours.... Eloignez-vous; fuyez, fuyez, madame!
Vers les champs d'Austrasie, au sein de vos états,

(*Montrant Alméric.*)

Par des chemins secrets il va guider vos pas.

AUDOVERE.

Moi, le suivre! et Thierry partage-t-il ma fuite?

THIERRY.

Ici des Neustriens j'attendrai la poursuite.
Périr avec son peuple est le devoir d'un roi.

AUDOVERE.

Et le mien est, Thierry, de périr avec toi.

THIERRY.

Vous déployez, hélas! un courage stérile.
Eh! quoi! voulez-vous voir, en sa fureur tranquille,
Une femme barbare, insensible à vos cris,
Fouler d'un pied sanglant le corps de ses deux fils?

AUDOVERE.

Oui, je veux insulter au triomphe du crime,
Et mériter aussi d'expirer sa victime.
Ou d'un roi malheureux le ciel sera l'appui,
Ou, s'il doit succomber, je succombe avec lui.

THIERRY.

Succomber !... Non; ce fer, à leur noire furie,
Ne cède pas encore Audovère et la vie;
Le glaive peut beaucoup dans la main d'un soldat
Qui défend sa couronne, et sa femme, et l'état.
Pour les princes trahis n'est-il point de prodige?
Il en est, je le sens; espère encor, te dis-je.

AUDOVERE.

Voici notre ennemie; ô spectacle d'horreur !...

SCENE III.

Les précédens, BRUNEHAUT, CLOTAIRE, Soldats. (*Les soldats se tiennent dans l'enfoncement.*)

BRUNEHAUT.

C'est moi; reconnais-tu l'objet de ta fureur,
Thierry?

THIERRY.

Je reconnais l'assassin de mon frère.

BRUNEHAUT.

Comme lui tu devrais assouvir ma colère;
Ses crimes sont les tiens; mais je veux épargner
Les jours d'un ennemi que je puis dédaigner.
(*S'approchant de Thierry et d'Audovère.*)
Oui; malgré le forfait d'un couple sacrilège,
Sa faiblesse impuissante à mes yeux le protège.
Vivez, je le permets, et pour moi c'est assez
Que du livre des rois vos noms soient effacés.
Sans pudeur, sans pitié, vous qui m'avez bannie,
A votre tour fuyez; que votre ignominie

Dans quelque asile obscur se cache, et que mes yeux
Ne soient plus fatigués d'un aspect odieux.

THIERRY.

Juste ciel! tu l'entends, toi dont la providence
Permet que la fureur écrase l'innocence,
Révèle-toi; prononce entre le crime et nous,

(*A Brunehaut.*)

Qu'un mépris insultant n'enchaîne plus vos coups:
Puisque mon bras est faible et mon cœur si timide,
Que de vos attentats le protecteur perfide
Ose donc s'avancer.... Clotaire, attaque-moi;
Mais attaque-moi seul, ou tu n'es pas un roi.

CLOTAIRE.

Hier, tu t'en souviens, je t'ai dit, ici même,
Quels périls menaçaient tes jours, ton diadême,
Si tu ne livrais pas en mes sévères mains
Celle qui vint troubler nos paisibles destins;
Le fléau des Français, la reine sanguinaire,
Que ma haine a promise aux mânes de ma mère:
Vois quel prix a payé tes imprudens refus.

THIERRY.

Attaque-moi, Clotaire, et ne menace plus.

CLOTAIRE, *s'avançant entre Thierry et Brunehaut.*

Non; c'est trop prolonger l'erreur qui vous abuse;
C'est trop souffrir qu'ici l'apparence m'accuse.
Connais-moi: dans leur piège attirer les pervers,
Est l'exemple que j'offre aux yeux de l'univers.

(*A Brunehaut.*)

Je l'offrirai terrible.... Il n'est plus de refuge;
Répondez et tremblez, Clotaire est votre juge.
(*Les soldats s'approchent et entourent Brunehaut.*)

Il fallait un vengeur au céleste courroux;
Le ciel m'a désigné pour diriger ses coups.
Et vous, des trahisons ô victimes fatales,
De vos sanglans tombeaux, sortez, ombres royales!
Formez avec Clotaire un tribunal puissant;
Que le sang répandu s'appaise par le sang.
Dites....

BRUNEHAUT.

C'en est assez; je pourrais te confondre;
J'épargne à ma fierté l'opprobre de répondre.
J'ai pu croire à ta foi; j'ai mérité la mort.
Avec calme et dédain j'obéis à mon sort.
Mon supplice est affreux, puisqu'il est ton ouvrage;
Mais l'avenir vengeur affermit mon courage.
Je dévoue aux forfaits tout le sang de Clovis;
Le glaive immolera les pères par les fils;
Sur vos débris sanglans une race étrangère
Elèvera bientôt son trône héréditaire;
Et la destruction que j'appelle sur vous,
Fera taire les cris de mon ombre en courroux.
(*Elle sort, suivie de quelques soldats, auxquels Clotaire fait un signe.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ BRUNEHAUT.

THIERRY.

Que tout ce que je vois m'interdit et m'étonne!

CLOTAIRE.

Ainsi du ciel vengeur la justice l'ordonne.
Moi, m'unir avec elle! As-tu pu le penser?
A servir ses desseins j'ai paru m'abaisser,

Tout me le prescrivait ; le bonheur de la France ;
Le salut de mon peuple, enfin ta délivrance.
Mais, par la trahison te ravir tes états !
A tant de lâcheté je ne descendrai pas.
Si jamais ta puissance éveille mes alarmes,
Ces bords me reverront, j'y porterai mes armes ;
Et, soit que la victoire illustre mes drapeaux,
Soit que mon bras s'épuise en stériles travaux,
Je saurai te combattre en rival magnanime,
Et tomber sans opprobre ou triompher sans crime.

THIERRY.

Quelle grande leçon pour les forfaits heureux !
Mais, Clotaire, à demi ne sois pas généreux ;
Suspends le châtiment que lui garde ta haine !
Malgré ses attentats, elle est femme, elle est reine ;
Elle est ma mère !... Oppose à sa férocité
Du cœur d'un souverain le calme et la bonté ;
D'un reproche éternel affranchis ta mémoire,
Et que le sang versé ne souille point ta gloire.

CLOTAIRE.

Au moment où je parle elle a vécu.

THIERRY.

Grand Dieu !

CLOTAIRE.

A peine elle a quitté ce redoutable lieu,
Ce lieu qu'ensanglanta sa fureur criminelle,
Que mille bras vengeurs se sont levés sur elle.
Son sort est consommé, je pars ; mais souviens-toi,
Qu'un roi sans fermeté n'est pas long-tems un roi.
En vain ton cœur est noble et ton bras intrépide ;
Tu perds ton peuple et toi, si ton ame est timide.
Dans les murs de Soissons Clotaire satisfait

Peut reparaître, il vient d'accomplir son projet.
L'ombre de Frédégonde a reçu sa vengeance,
Et le jour de la paix luit enfin sur la France.
Adieu.

(Il sort avec lès siens.)

SCENE V.

THIERRY, AUDOVERE, ALMERIC.

THIERRY.

Dans quel effroi son départ m'a jeté,
Je crains sa haine,... hélas ! et sa férocité ;
Au-delà de nos vœux s'il nous venge, Audovère ?

AUDOVERE.

Dieu sans doute a permis qu'un exemple sévère;
A la terre annonçant ses redoutables lois,
Fût la terreur du crime et la leçon des rois.

SCENE VI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CLODOMIR.

THIERRY.

Que vois-je?

CLODOMIR.

Pardonnez à ma douleur fidèle;
Mon cœur, en accusant une reine cruelle,
De ses bienfaits passés gardait le sentiment;
Et qui la peut haïr après son châtiment?

THIERRY.

Après son châtiment!... Clodomir, je frissonne.

CLODOMIR.

O mon prince !

THIERRY.

Comblez l'horreur qui m'environne ;

Parlez.

CLODOMIR.

Qui, moi ! seigneur ! de ce qu'ont vu mes yeux,
Qui pourrait retracer les tableaux odieux ?
Qui pourrait exprimer par quel excès d'outrage
Une horde effrénée a signalé sa rage ?
Peindrais-je des bourreaux les bras appesantis
Sur ces augustes flancs d'où nos rois sont sortis ;
Le peuple qui caresse et brise la puissance,
Vengeant par mille affronts sa longue obéissance,
Et les plus vils mortels outrageant à leur gré
Le pouvoir qu'en tremblant ils avaient adoré ?...
Je dois....

THIERRY *l'interrompant.*

C'est trop d'opprobre et c'est trop de souffrance.
(*A Audovère.*)
Nos cœurs n'acceptent pas cette horrible vengeance.
(*A Clodomir.*)
Avant que l'étranger s'éloigne de ces bords,
Allez de Brunehaut redemander le corps ;
Qu'aux prières d'un fils sa pitié l'abandonne,
Et qu'au tombeau des rois... Théodebert, pardonne ;
Souffre qu'à tes côtés elle repose en paix ;
Et puisse un règne heureux consoler les Français !

FIN.

NOTES HISTORIQUES.

ACTE PREMIER, SCENE PREMIERE.

(1) Déjà la charge sonne ; un féroce courage
Allait livrer la plaine aux horreurs du carnage,
Quand de feux éclatans l'horizon sillonné
D'un noir rideau se couvre et la foudre a tonné ;
Un saint effroi retient et le glaive et la lance.

Cet évènement appartient à l'histoire des premiers successeurs de Clovis. Childebert I, roi de Paris, était au moment d'attaquer le camp de Clotaire I, son frère, roi de Soissons, lorsqu'il s'éleva un violent orage qui frappa d'une terreur pieuse l'esprit des deux frères et les réconcilia.

Dans l'enfance des peuples, l'imagination est fortement frappée des grands phénomènes de la nature ; ainsi Christophe Colomb sut profiter habilement d'une éclipse pour désarmer et soumettre les sauvages de l'Amérique ; mais lorsqu'une longue civilisation a détruit la puissance des prodiges, la fureur humaine s'accroît du désordre des élémens. Silius Italicus, au 5e livre de la guerre punique, décrit en assez beaux vers la fameuse bataille du lac de Thrasymène, entre Flaminius et Annibal. Dans le plus fort de la mêlée un tremblement de terre se manifeste.

Colles et summa cacumina totis
Intremuêre jugis : natant in vertice sylvæ
Pinifero, fractæque ruunt super agmina rupes.
Immugit penitus convulsis ima cavernis
Dissiliens tellus, nec parvos rumpit hiatus,

Atque umbras latè stygias immensa vorago
Faucibus ostendit patulis, manesque profundi
Antiquum expavêre diem. . . . .
. . . .
Pugnabat tamen, heu! belli vecordia, miles
Jactatus titubante solo, tremebundaque tela
Subducta tellure ruens, torquebat in hostem, etc.

J'ai essayé de traduire ainsi ce morceau :

Des monts on voit frémir et s'ébranler les cimes ;
Les rocs sur les guerriers roulent en s'écroulant ;
La terre qui mugit au fond de ses abymes
Rompt ses liens, s'entrouvre, et son gouffre brûlant,
Laissant le jour percer sur les rivages sombres,
D'un rayon de lumière épouvante les ombres.
. . . .
Mais rien n'a pu de Mars éteindre la fureur ;
Joyeux de ce désordre, il en accroît l'horreur.
Le soldat, balancé sur la sanglante arène,
Lance d'un bras tremblant une flèche incertaine ;
Et l'homme porte à l'homme un douloureux trépas,
Pour disputer ce sol qui manque sous ses pas.

Id. . . . *Id.* . . . .

(2) La grandeur d'une femme et son mâle génie
N'auraient-ils pas contr'elle armé la calomnie?

On sait que la réputation de Brunehaut a été mise en problème. Quelques historiens, Cordemoy, Velly, etc., ont embrassé sa défense ; Montesquieu paraît se rapprocher d'eux, et assigne pour cause du supplice de Brunehaut l'abus qu'elle faisait de la disposition des fiefs ; conjecture qui ne semble pas appuyée sur des preuves

assez solides. M. Gaillard, dans l'introduction de l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne (pag. 47), a dégagé la question des nuages qui l'obscurcissent et l'a présentée, ce me semble, sous son véritable jour : « De tous les auteurs, dit-il, qui peuvent passer pour des sources relativement à l'histoire de cette princesse, et par lesquels cette histoire est connue, il n'y en a pas un qui n'accuse Brunehaut d'incontinence, d'avidité, d'ambition, de cruauté, de violence contre son sang. » Il faut en excepter S. Grégoire-le-Grand, qui, dans ses lettres à cette princesse, loue sa piété, et la sagesse de son gouvernement. Mais on ne peut rien conclure de ces éloges vagues, dictés souvent par le desir d'assurer la paix de l'église, et que le même pape n'a pas fait difficulté d'appliquer à l'usurpateur Phocas, meurtrier de l'empereur Maurice. M. Gaillard continue ainsi :

« Plus de sept siècles s'étaient écoulés depuis 613, époque de la mort de Brunehaut, sans que personne eût élevé le moindre doute sur l'équité du jugement prononcé contre elle, lorsque Bocace, né en 1313, mort en 1375, Bocace célèbre par ses contes, mais qui ne paraissait pas fait pour devenir chef de secte dans le genre historique, imagina, par simple jeu d'esprit, de justifier Brunehaut dans son ouvrage intitulé : *De claris Mulieribus.* Ce nouveau conte renverse tous les fondemens de l'histoire. Brunehaut est fille, non d'Athanagilde, mais d'un je ne sais quel Lemichildon ; elle dit qu'on l'a crue mariée avec Tilpert ou Tilcepert, nom dont on n'a jamais entendu parler ; elle est mère, enfin, de ce même Clotaire qui la fait mourir, parce que le conteur a jugé qu'opprimée par son propre fils, elle en serait plus intéressante. Tels sont les premiers efforts qu'on ait tentés en faveur de Brunehaut. Deux autres siècles après, un autre Italien, Paul Emile, a jugé à propos d'applaudir à l'idée de Bocace. Vers le même temps,

Jean du Tillet, évêque de Meaux, frère du célèbre greffier, mort ainsi que lui en 1570, est le premier Français qui ait montré quelque doute sur la justice du jugement prononcé contre Brunehaut. Ce n'était du moins qu'un doute; mais sur la fin du même siècle (en 1592), temps où la rivalité très-animée entre la France et l'Espagne, disposait naturellement un Espagnol à insulter les Français, le jésuite espagnol Mariani se déclara certain de l'innocence de Brunehaut, de sa vertu et de l'injustice des Français à son égard. Depuis ce temps, les auteurs se partagent; les amateurs du paradoxe se font apologistes de Brunehaut, parce que cette opinion étant contraire à toute autorité, en est d'autant plus brillante; et quand on leur oppose le témoignage de tous les historiens qui peuvent être regardés comme sources, ces historiens, disent-ils, étaient pour la plupart, des moines, vivant des libéralités des successeurs de Clotaire, et obligés d'adopter toutes les calomnies que Clotaire avait inventées contre Brunehaut. On voit qu'une pareille conjecture proposée au hasard, et qui n'est appuyée sur aucun fait, tend directement au pyrrhonisme historique; un seul mot suffit pour la détruire: connaissez-vous Brunehaut par une autre voie que par le récit de ces historiens qu'il vous plaît de tenir pour suspects? Ecririez-vous son histoire sans leur secours? En ce cas, peignez-la comme il vous plaira; mais puisque vous ne la connaissez que par eux, connaissez-la donc telle qu'ils vous l'ont fait connaître; tenez-vous-en à la disposition de vos seuls témoins. »

J'ai suivi cette règle comme la seule qui m'ait paru conforme à la sévérité de la tragédie historique; il faut laisser les fables aux romans. Seulement la dissidence des historiens m'a fait naître l'idée du personnage de Clodomir, que j'ai créé comme ressort dramatique et comme type, en quelque sorte, du parti de l'opposition.

Idem. . . . . . Idem. . . .

(3) Elle abjura l'erreur de ses jeunes années.

L'Arianisme, dont les querelles sorties du Bas-Empire ensanglantèrent un moment l'Europe et fournirent un prétexte favorable à l'ambition de Clovis.

Idem. . . . . Idem . . . .

(4) Sigebert expira par un crime exécrable.

Ce prince, qui a laissé la réputation d'un monarque habile et juste et d'un grand guerrier, fut assassiné dans sa tente par les émissaires de Frédégonde, au moment où elle-même et son époux Chilpéric allaient tomber entre les mains de ce vainqueur irrité. Frédégonde était la terreur des rois. Le timide Gontran, craignant le sort de Sigebert et de Chilpéric, se leva un jour à la messe, au moment où le diacre imposait silence pour fixer l'attention sur les saints mystères, et se tournant vers le peuple, il s'écria : « Je vous supplie au nom de Dieu de ne me pas assassiner comme mes frères. Laissez-moi seulement trois ou quatre ans de vie, pour élever mes deux pupilles, afin qu'il y en ait au moins un capable de gouverner la France. »

Cette ridicule apostrophe peut donner une idée des excès auxquels étaient portés alors la fureur des guerres civiles et les désordres de l'Etat.

Idem. . . . . . Idem. . . . .

(5) Et les grands monumens dont la France est semée,
Feront vivre à jamais sa vaste renommée.

Sans parler d'un grand nombre d'hôpitaux et d'églises fondés par Brunehaut, tout le monde connaît les *chaussées* qui portent son nom.

Idem. . . . SCENE II.

(6) Que les impôts levés sur ces obscurs Gaulois,
Restes épars d'un peuple asservi sous nos lois,
Récompensent le sang versé pour la patrie;
Et si de ces tributs la source était tarie,
Que l'épargne royale, en de pareils besoins,
S'ouvre, pour satisfaire au premier de nos soins.

La nation ne payait alors aucun subside. Ceux auxquels étaient assujettis les Gaulois, doivent être considérés comme un reste du droit de conquête, et ceux des églises comme une indemnité de la dépense de leur fondation. Les revenus de la couronne se composaient du produit de ses domaines, des amendes, de quelques droits, notamment de la *régale*, ou perception des fruits de chaque évêché vacant, et de quelques présens d'usage. Aussi l'entretien des troupes était-il à la charge, non point du roi, mais des seigneurs.

Idem. . . . *Idem.* . . . . . .

(7) Par eux enfin, par eux dans la France éclairée
Brillera des beaux arts la lumière sacrée.

L'empire Romain subsistait encore, et, malgré sa dégénération, jetait, par intervalles, un éclat qui se répandait sur le reste de l'Europe. Le sixième siècle, plus éclairé que les suivans, a produit un assez grand nombre d'hommes distingués dans les sciences; Alcime, S. Anthelme, S. Benoît, Boëce, Cassiodore, Denis-le-Petit, Ennode, S. Epiphanes, Fortunat, Fulgence, le pape S. Grégoire de Tours, Jornandès, Marius d'Avenches, Procope, S. Remi, Symmaque, Zozime, ne sont pas des noms obscurs.

Idem. . . . . . Idem. . . . .

(8) Abolissez sur-tout ce tarif insensé
Qui paye à prix d'argent l'honneur, le sang versé.

Sous la première race de nos rois, tous les crimes étaient rachetables. On savait ce qu'il en coûtait pour injurier, tuer ou blesser un esclave, un serf, un ingénu, un prêtre, un évêque; pour insulter une femme esclave ou libre, fille ou mariée, ou quelle était, à défaut de rachat, la peine corporelle que le coupable devait subir, et dont l'exécution était confiée à la famille de l'offensé.

Childebert I essaya vainement d'abolir cette absurde législation qui paraît avoir été commune à l'enfance de presque tous les peuples. Homère, dans la description du bouclier d'Achille, au dix-huitième livre de l'Iliade, représente une foule attroupée autour de deux hommes qui se disputent pour la rançon d'un meurtre.

Idem. . . . Idem. . . . .

(9) La loi seule, instrument des publiques vengeances,
Doit frapper le coupable et doit les frapper tous.
Et pourtant si l'un d'eux, pour éviter ses coups,
Embrassait des autels la majesté tranquille,
Ne l'y poursuivez point, respectez son asile.

L'abus du droit d'asile était une suite des superstitions du temps. Le concile assemblé à Orléans en 511, par Clovis, ordonne que les malfaiteurs, les adultères et les esclaves qui se seront réfugiés dans l'église ou dans la maison de l'évêque, ne soient livrés que sous le serment de ne leur faire aucun mal.

5..

Idem. . . . . *Idem.* . . . . .

(10) De toutes les vertus qui forment les grands rois
Le germe est dans son cœur. . . . .

Les historiens s'accordent à dire que Thierry, mort à l'âge de vingt-six ans, était un prince de grande espérance.

Idem. . . . . *Idem.* . . . .

(11) Cette ville à Clotaire ouvre aujourd'hui ses portes;
Audovère et Thierry sont remis en ses mains.

Ce sont, d'après l'histoire, les quatre enfans de Thierry, que Brunehaut a livrés à Clotaire, pour acquérir des droits à la reconnaissance de ce prince, en détruisant le seul obstacle qui l'empêchât de réunir la France entière sous sa domination.

Idem. . . . . *Idem.* . . . .

(12) Périsse ainsi la loi née avec cet empire,
Qui ne veut pas qu'au trône un sexe faible aspire.

« Clovis rédigea la loi salique, ainsi appelée du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. Elle fixait la peine des crimes, et plusieurs points de police. C'est un préjugé de croire, que le droit de succession à la couronne y fût expressément réglé. Elle porte seulement, que, *par rapport à la terre Salique, les femmes n'ont nulle part à l'héritage.* Ce qui ne regarde point la maison royale en particulier, car on appelait généralement terres *Saliques* toutes celles qu'on tenait du droit de conquête. Il est facile de concevoir qu'un peuple de soldats, dont le roi était le général, ne voulait pas obéir à une femme. Un long usage, soutenu par la nation, se changea en peu de temps en loi du royaume. » (Millot, histoire de France, tom. I,

p. 33.) Le premier exemple de l'exclusion des filles du trône en exécution de la loi Salique, eut lieu à la mort de Caribert, qui ne laissait que des filles, et dont la succession accrut les royaumes de ses frères.

ACTE II, SCENE II.

(13) Ne vous souvient-il plus de ces tems d'anathême ;
Où d'un pontife altier le zèle impétueux
Fit trembler sur le trône un couple incestueux?

Childebert Ier, fils de Clovis, fut excommunié par S. Germain, évêque de Paris, pour avoir épousé une de ses parentes; mais les circonstances affreuses de l'interdit, telles que je les ai décrites, appartiennent à l'excommunication lancée par le pape Grégoire V, à la fin du dixième siècle, contre le roi Robert, à cause de son mariage avec Berthe, sa parente au quatrième degré.

Idem. . . . . . Idem. . . . . . .

(14) Jadis en ce palais le jeune Mérovée,
A Frédégonde, hélas! victime réservée,
S'unit à Brunehaut par de funestes nœuds.

C'est à Rouen que Brunehaut, âgée alors de vingt-huit ans, et veuve de Sigebert, séduisit par ses charmes son neveu Mérovée, fils de Chilpéric, dont elle était prisonnière, et l'épousa. Chilpéric irrité de ce mariage, et sur-tout excité par Frédégonde, belle-mère de Mérovée, accourut pour s'emparer des deux époux, les tira par de fausses promesses de l'asile où ils s'étaient réfugiés, fit raser et enfermer le jeune prince, qui peu de tems après fut assassiné par ordre de sa marâtre, et presque sous les yeux de son père. Prétextat, évêque de Rouen, qui avait eu l'imprudence de bénir le mariage de Mérovée, fut enveloppé dans la même vengeance.

(15) Dans le passé, grand Dieu ! si j'ose regarder,
Que verrai-je ? une femme habile à m'obséder,
Qui, craignant d'un saint nœud l'influence honorable,
M'a fait de ses excès l'instrument déplorable.

Brunehaut, pour s'attacher plus étroitement Thierry, l'éloignait du mariage et lui fournissait des concubines. Alors les enfans naturels étaient habiles à succéder à la couronne, et traités à-peu-près à l'égal des enfans légitimes.

Idem. . . . . Idem. . . . . .

(16) Vainement les traités font des murs de Paris
L'apanage commun des enfans de Clovis.

Lors du partage de la succession de Caribert entre Sigebert, Gontran et Chilpéric, ces princes, après de longs débats qui furent plus d'une fois ensanglantés par les armes, convinrent enfin de leurs limites, mais il ne purent s'accorder sur la possession de Paris, que chacun voulait s'attribuer exclusivement. Aucun d'eux ne voulant céder à l'autre cette ville, qui s'annonçait déja comme la capitale de l'empire, ils s'engagèrent sous serment à n'en jouir qu'en commun, et convinrent expressément que si l'un des trois frères y entrait sans la permission des autres, il perdrait, non-seulement tout droit à la souveraineté de Paris, mais encore toute sa part dans l'héritage de Caribert. Ce traité fut maintenu par leurs enfans et petits-enfans, jusqu'à ce que la monarchie entière fût réunie sous Clotaire II.

Idem. . . . . Idem. . . . . . .

(17) Cœur faible, ainsi tu veux attendre,
Lorsqu'un rival perfide en tes mains s'est livré,
Qu'il consomme à loisir son projet abhorré,

Qu'un glaive criminel tranche ta destinée ;
Ou si par la pitié ta vie est épargnée,
Que le ciseau d'un prêtre en dépouillant ton front,
T'imprime aux yeux du peuple un éternel affront ;
Que ton manteau royal se transforme en cilice,
Et que d'un cloître obscur l'ombre t'ensevelisse?

La longue chevelure était chez les Francs l'attribut de la puissance ; de là l'usage de raser les rois qu'on voulait déposer. Cette opération faite, on les revêtait d'un cilice, et on les enfermait dans un monastère. L'exemple le plus éclatant d'une semblable déposition est celui de Louis-le-Débonnaire, que l'ingrat Clotaire son fils, élevé à l'empire par lui-même, fit comparaître, en sa présence, devant des évêques et des moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Il le força de lire à haute voix une confession publique, de détacher son épée et de la jeter au pied de l'autel en signe d'abdication. On le dépouilla ensuite de ses ornemens impériaux, et on l'étendit sur un cilice, la face contre terre. Après cette humiliante cérémonie, il fut enfermé dans le palais d'Aix-la-Chapelle.

Idem....... *Idem*.....

(18) Choisis pour ennemi Théodebert ou moi.

Brunehaut, pour armer Thierry contre son frère, lui persuada que ce prince était un enfant supposé.

J'avais d'abord mis en jeu ce ressort donné par l'histoire. Après ces vers :

Mais on ne verra point, dans son impiété,
Thierry tremper ses mains dans le sang de son frère.

La scène continuait ainsi :

BRUNEHAUT.

Et... s'il ne l'était pas !... Qu'ai-je dit ?

THIERRY.

Quel mystère ?

BRUNEHAUT.

Seigneur, n'insistez point.

THIERRY.

Madame, il faut parler.

BRUNEHAUT.

Vous l'exigez, mon fils ! je vais tout révéler.
Childebert languissait, et les vœux de la France
D'un fils, soutien du trône, imploraient la naissance ;
En naissant, il mourut : dans ce malheur, j'osai
Revêtir de la pourpre un enfant supposé ;
C'était Théodebert. Cependant votre père
A travers les douleurs prolongeant sa carrière,
Vous naquîtes, mon fils, cher et touchant objet
D'un maternel amour et d'un trop vain regret.
Pouvais-je proclamer ma pieuse imposture ?
Il fallut se soumettre ; il fallut, sans murmure,
Voir un vil étranger, ravisseur de vos droits,
Vêtir sa nudité du manteau de nos rois.
Que mon orgueil souffrit ! qu'il lui jura de haine !
Et quand l'usurpateur bannit sa souveraine,
Que mon cœur se brisa pour ne point dévoiler
Ce que mon propre honneur m'ordonnait de celer !
Votre péril, Thierry, l'intérêt qui vous touche,
Seuls m'ont fait violence et m'ont ouvert la bouche ;
Je ne m'en repens pas ; armé d'un tel secret,
Livrez-vous à mes soins sans trouble et sans regret.
Par moi vous recouvrez un héritage immense,
Dont vous a dépouillé mon aveugle prudence ;
Le cri menteur du sang cesse de vous tromper,
Et d'enchaîner un bras qui doit vaincre et frapper.

THIERRY.

Quelle preuve à mes yeux confirme un tel mystère ?

BRUNEHAUT.

Du secret de l'Etat seule dépositaire,
Votre mère n'est plus; mais si quelques soupçons
Jetaient dans votre esprit leurs funestes poisons,
Si mon serment sacré, si mon rang, si mon âge
Présentaient à mon fils un faible témoignage,
Pour le convaincre enfin de ma sincérité,
Devant l'auguste croix du Dieu de vérité,
Je suis prête à subir d'un front inaltérable,
Ou des feux ou des eaux l'épreuve redoutable.

THIERRY.

Ma mère, c'en est trop, je vous crois... Qu'ai-je dit?
Votre prompte allégresse éclate et vous trahit.
La haine qui déja croit saisir sa victime,
Me couvrait d'un bandeau pour me pousser au crime;
Je l'arrache, etc.

La réflexion m'a fait supprimer ce moyen qui, détruit aussitôt que créé, ne devenait plus qu'un hors-d'œuvre, et qui d'un autre côté m'a paru trop romanesque et trop peu digne de la grave simplicité de la tragédie, pour que j'en fisse le nœud de mon ouvrage.

ACTE III, SCENE II.

(19) Du nom de fainéant vois ton père flétri,
Aux mains d'une marâtre abandonner l'empire.

La période des rois *fainéans* ne commence, à proprement parler, qu'à Clovis II, successeur de Dagobert; mais cette dénomination peut sans injustice être donnée à Childebert.

Idem. . . . . . . Idem. . . . . . .

(20) Et les touchantes lois de l'hospitalité.

L'hospitalité était une vertu commune aux Francs et aux

Gaulois. Ils s'empressaient à recevoir les étrangers, à leur donner des fêtes, à leur rendre toute sorte de services. Toutes les maisons leur étaient onvertes, leur personne était inviolable, et le meurtre d'un étranger était plus sévèrement puni que celui d'un Gaulois ou d'un Franc.

Idem.... SCENE VI.

(21) Un pâtre obscur, dont ma reconnaissance
Récompensa depuis la noble bienfaisance,
Nous offrit sous le chaume un indigent abri
Et dirigea nos pas à la cour de Thierry.

L'histoire dit que ce fut un bûcheron. Brunehaut le combla de richesses et d'honneurs.

Idem....... *Idem*.......

(22) Celle qui fit jadis, en leur calamité,
Admirer des Français sa magnanimité,
Qui, lorsque Frédégonde attentait à sa vie,
Par d'affreux assassins en secret poursuivie,
Repoussant noblement leur glaive meurtrier
Sans daigner les punir, voulut les renvoyer :

Fait historique.

Idem...... SCENE VIII.

(23) Soyons couverts tous deux du même bouclier;
D'un même javelot que l'airain nous protège,
Et que la main de Dieu frappe le sacrilège !

Les Français juraient sur l'évangile et sur les drapeaux.

Gontran s'étant déclaré protecteur de son neveu Childebert, le fit asseoir à côté de lui sur son trône : Soyons,

lui dit-il, couverts d'un même bouclier, et qu'un même javelot nous défende.

Cette alliance était considérée comme sacrée.

Idem..... SCENE X.

(24) Qu'il me venge d'abord et qu'il me perde après.

Cette ardeur de se venger n'était pas particulière à Brunehaut ; elle formait le caractère national, qui, sous ce rapport, a heureusement dégénéré. La vengeance alors était une des plus chères affections des Français ; ils se la transmettaient de père en fils.

ACTE IV, SCENE VI.

(25) Ah ! c'est trop me braver ; un si cruel transport
Aurait-il vainement sollicité la mort ?
Soldats !... mais non ; Thierry n'est pas né pour le crime.

L'histoire dit que Thierry, indigné des mauvais exemples et des conseils perfides de Brunehaut, s'emporta jusqu'à tirer contr'elle son épée, et qu'il l'aurait frappée si les assistans ne se fussent jetés entr'eux. J'ai beaucoup adouci cette violence, par respect pour les bienséances théâtrales. Il était déja très-hardi de présenter sur la scène une aïeule chassée par son petit-fils. Il a fallu, pour faire tolérer cette situation, que l'indignation contre Brunehaut fût portée au dernier degré. Tous les spectateurs, en effet, partagent les mouvemens du jeune prince ; ils sentent qu'il serait aussi généreux que Ninias envers Sémiramis, ou Hamlet envers sa mère, s'il était dans une position semblable, c'est-à-dire, s'il n'avait à punir qu'un crime ancien et affaibli par le repentir du coupable ; et comme il s'agit ici d'une de ces impressions

sur lesquelles les hommes rassemblés ne se trompent jamais, je crois que la faveur avec laquelle le rôle de Thierry est reçu du public, répond victorieusement à des critiques de cabinet.

ACTE V, SCENE III.

(26) Sur vous débris sanglans, une race étrangère
Elèvera bientôt son trône héréditaire.

Ce n'est point ici l'une de ces prédictions qu'il est si facile aux poëtes de faire après coup; Brunehaut, avant de mourir, a pu tenir ce langage et prophétiser la chûte de la faible dynastie des Mérovingiens; déja sous la minorité de Clotaire, de Théodebert et de Thierry, avait commencé la toute-puissance des maires du palais qui s'étaient rendus presque indépendaus des rois, en se faisant élire par le peuple. Brunehaut pouvait prévoir aisément qu'ils allaient être dégagés par sa mort du seul frein qui gênât leur autorité.

FIN DES NOTES HISTORIQUES.

IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON, N.° 20.



Talma.